DÉPÔT LÉGAL
N° 513 bis
1933

20me Année Octobre 1933

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

LÉON CHESTOV .... *La Seconde Dimension de la Pensée*
GILBERT TROLLIET .... *Quatre Nocturnes*
ALFRED COLLING .... *Lettres à un Fou*
GABRIEL AUDISIO .... *La Patrie Méditerranéenne*
KLÉBER HAEDENS .... *La Nuit Africaine*

RENÉ TRIENT .... *Lawrence Panthéiste et l'Antiquité Païenne*

CHRONIQUES

LÉON PIERRE-QUINT .... *Arnaud Dandieu*
BENJAMIN FONDANE .... *A Propos de Soeren Kirkegaard*

NOTES — COMPTES-RENDUS

LES LIVRES : par Marcel Brion, Gaston Derycke, Joë Bousquet, Arnaud Dandieu, Henri Urtin, G. Ribemont Dessaignes, Georges Petit, Gabriel Bertin.

LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.

LA PEINTURE : *Modigliani*, par Roger Brielle.
A PARIS, LES EXPOSITIONS : *Renoir*, par Germaine Selz.
MACHINES PARLANTES : par Gaston Mouren.
MUSIQUE HOT : *l'Orchestre Duke Ellington*, par Georges Petit.
LE CINÉMA : *Le Testament du Docteur Mabuse*, par Gabriel Bertin.
LETTRE D'EGYPTE : par Arsène Yergath.
LETTRE DE BUDA-PEST : par I. L. Foti.

REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : 5 fr. Étranger : 6 fr. 50

N° 155. 20me Année. Octobre 1933.

Cahiers du Sud

Tome X. — 2e Semestre 1933.

La seconde dimension de la Pensée (1)

Fragments

XVII

L'Absolu. — Le péché mortel des philosophes, ce n'est pas la poursuite de l'absolu: leur grand tort c'est que lorsqu'ils constatent qu'ils n'ont pas trouvé l'absolu, ils sont prêts à reconnaître pour absolu l'un des produits de l'activité humaine — la science, l'Etat, la morale, la religion, etc. Evidemment, l'Etat, de même que la science, de même que la morale et la religion, ont une très grande valeur; mais pour autant seulement qu'ils n'émettent pas la prétention d'occuper le trône de l'absolu. La religion elle-même, si profonde et sublime qu'elle soit, n'est tout au plus qu'un vase destiné à contenir l'absolu, le vêtement, pour ainsi dire, de l'absolu. Et il faut savoir distinguer ce trésor sacré du vase qui le recèle; sinon l'on risque de tomber dans l'idolâtrie. Mais les hommes ne savent pas ou plutôt ne veulent pas faire cette distinction. Les idoles leur sont, on ne sait pourquoi, plus proches, plus compréhensibles que Dieu. L'Ecriture sainte parle beaucoup de ces choses-là. Les idoles séduisirent le peuple

(1) Les aphorismes I-XVI, XXIV, XXVII et XXXI de *La seconde dimension de la pensée* ont paru dans la *Nouvelle Revue Française* (Septembre-Octobre 1932).

juif lui-même qui était appelé à révéler Dieu à la moitié du genre humain, et ce n'est que grâce aux efforts prodigieux de ses prophètes qu'il réussit à atteindre les hauteurs d'où l'on découvre la vérité.

XVIII

La Nature et les Hommes. — Les hommes, dit Spinoza, s'imaginent qu'ils ne constituent pas l'un des éléments ou l'un des chaînons de cet ensemble que l'on appelle la nature, et prétendent former au sein de cette nature une sorte d'Etat dans l'Etat. Ne serait-ce pas plutôt le contraire? Ne serait-il pas plus exact de dire que les hommes ont la sensation de n'être que les rouages infimes d'une énorme machine, et qu'ils ont complètement oublié que le monde avait été créé pour eux ?

XIX

Du Doute Radical. — Et pourtant, « Deus malignus » a trompé Descartes. Descartes avait besoin du « cogito ergo sum » pour sa théorie du « clare et distincte » en tant qu'indice de la vérité; autrement dit, pour sa théorie de la preuve. Mais le « cogito ergo sum » ne lui a rien donné en somme. Le doute de Descartes était une feinte: le philosophe a fait mine de douter de sa propre existence puis de l'admettre en s'appuyant sur les preuves qu'il avait découvertes. Hume a parfaitement raison: si Descartes avait réussi à pousser jusqu'au bout son « doute radical », il ne serait jamais parvenu à en sortir. S'il avait douté de l'existence de Dieu, tout aurait été fini, et les « preuves » ne lui auraient été d'aucun secours. Avec une prudence qui nous fait songer plutôt à un somnambule qu'à un esprit philosophique, Descartes dirige ses doutes sur cette vérité précisément que personne ne peut entamer. Et sur ce il crie victoire : les preuves triomphent du doute le plus radical; par conséquent, nous disposons de moyens suffisants pour atteindre la vérité. Mais il aurait dû raisonner autrement: je ne dispose pas de preuves de mon existence, mais je n'en ai pas besoin; par conséquent, certaines vérités, des vérités très importantes, se passent complètement de preuves. Descartes ne serait peut-être pas devenu en ce cas le « père de la nouvelle philoso-

phie », mais il aurait obtenu quelque chose de bien plus important que le droit de prendre place dans le Panthéon des grands hommes.

XX

Il arrive souvent à l'homme de se tromper, de croire qu'il sait une chose quand il ne la sait pas encore. Pour se garder des erreurs il a fallu chercher les « critères » de la vérité. L'un des critères les plus sûrs que les hommes aient trouvés, est la cohérence entre elles des diverses connaissances, autrement dit, l'absence de contradictions entre ses connaissances. L'homme cherche et trouve différents rapports entre les phénomènes, et l'existence de ces rapports lui garantit la vérité. Et peu à peu il s'imagine que son but n'est pas de découvrir la vérité mais de créer autour de lui une atmosphère de concorde en quelque sorte, un ensemble de cohérences dont toute contradiction serait bannie. Et le voilà prêt à reconnaître comme « vérité » toute cohérence, même imaginaire, inexistante. Et il n'y a plus aucun moyen de lui faire lâcher cette idée. Impossible de le faire souvenir qu'il fut un temps où il savait lui-même que la vérité n'a absolument rien de commun avec la cohérence. Quand Platon se le rappelle, on l'accuse de sombrer dans le dualisme, dans la mythologie, d'autres disent même — dans le bavardage (Hegel). Tout au plus essaye-t-on de l'interpréter à la moderne: en réduisant, par exemple, son anamnèse aux jugements synthétiques à priori.

XXI

Les Maîtres et les Elèves. — La raison est « judex et princeps omnium », selon l'expression de St Anselme de Canterbury. Il semble que la raison devrait se montrer satisfaite de telles marques de respect. Eh bien, non, cela ne lui suffit pas: la raison veut être le créateur, l'unique créateur de tout ce qui existe. Il y a lieu de croire que ceux qui ont lutté contre la raison ont toujours lutté au fond contre ses prétentions démesurées. Il ne suffit pas à la raison d'être le « prince » et le « juge du monde »: comme la vieille paysanne du conte russe elle veut que le poisson d'or lui-même soit à ses ordres. Ce n'est pas une image,

ce n'est pas une exagération, car c'est bien ainsi que les choses se passent en réalité. Sur beaucoup d'esprits les prétentions de la raison agissent d'une façon irrésistible: si elle exige notre obéissance, c'est donc qu'elle a le droit de l'exiger. Mais il y en a d'autres à qui ces prétentions paraissent insupportables. Dans la vie de St Abraham de Smolensk il est dit que les maîtres « accablaient » les élèves. Et l'on raconte également de St Serge de Radonèje qu'il était « angoissé » par son maître. Les maîtres ne vivent en effet que des grâces de la raison, et les élèves qu'ils obligent à se soumettre à une toute puissance inexistante, en sont accablés et angoissés.

XXII

La Vérité et le Mystère. — L'« initié » n'est pas un homme qui « sait », c'est à dire qui s'est emparé une fois pour toutes du « mystère ». On ne peut s'emparer une fois pour toutes du mystère ainsi qu'on le fait de la vérité. Le mystère surgit et disparait, et quand il disparait, l'initié n'est que le plus infime des infimes enfants de ce monde. Car les enfants ordinaires de ce monde ignorent complètement qu'ils son infimes et s'imaginent même qu'ils valent beaucoup; tandis que l'« initié » sait qu'il est infime ; et cette connaissance fait de lui le plus misérable des hommes, ainsi qu'en témoigne Pouchkine. Ainsi qu'en témoigne également St Bernard: « Pro his vero annis quos vivendo perdidi, quia perdite vixi, cor contritum et humiliatum, deus, non despicias ». Mais les hommes ne croient pas Pouchkine; ils ne croient pas non plus les saints. Il leur faut vénérer les grands hommes et les saints. Or celui qui veut vénérer doit apprendre avant tout à ne pas voir: c'est un grand art.

XXIII

Clare et Distincte. — Les cyniques étaient convaincus que la réalité aspire à la lumière, et ils ne craignaient pas de manifester leur conviction par les actes les plus répugnants. Cham lui aussi cherchait la clarté et la netteté, et il jeta les yeux sur la nudité de son père. Cependant, tous les philosophes étaient persuadés que la lumière est toujours bonne. Pourquoi

donc traitaient-ils les cyniques de chiens et méprisaient-ils Cham? Qu'est-ce qui les empêchaient de mettre tout en pleine lumière? Ce n'est pas en vain évidemment que Socrate lui-même cherchait auprès de son démon à se protéger contre la netteté et la clarté: il y a des vérités qui ne veulent pas être des vérités pour tous, et on les extrait d'une source que personne ne pourra appeler lumineuse, fût-ce même par métaphore.

XXV

La Vérité et la Reconnaissance de la Vérité. — Quand un homme s'efforce de convaincre les autres de sa vérité, c'est-à-dire de rendre obligatoire pour tous ce qu'il a découvert, il se figure ordinairement qu'il est guidé par les motifs les plus élevés: l'amour du prochain, le désir de dissiper les ténèbres de l'erreur, etc. La théorie de la connaissance aussi bien que l'éthique soutiennent ces prétentions: elles établissent en effet que la vérité est une, qu'elle est la vérité pour tous. Mais la théorie de la connaissance et l'éthique, de même que les sages charitables, discernent mal d'où provient le besoin qu'éprouve l'homme de faire en sorte que tous reconnaissent sa vérité. Non, il ne songe pas à ses semblables celui qui s'efforce d'amener tous les hommes à son unique vérité. Mais il n'ose pas, il ne peut pas accepter lui-même sa vérité tant qu'il n'aura pas obtenu sa reconnaissance, réelle ou fictive, par tous. Car il lui importe moins de posséder la vérité que d'obtenir l'acquiescement universel. C'est pourquoi la théorie de la connaissance et l'éthique se préoccupent tellement de limiter le plus possible les droits des questionneurs. Aristote déjà considérait toute curiosité « exagérée » comme un signe de mauvaise éducation. Cette façon de récuser les gêneurs paraîtrait peu convaincante si les hommes tenaient plus à leur vérité qu'à l'acquiescement général à cette vérité.

XXVI

Le Secret de la Matière. — La définition aristotélicienne de la matière comme « dunamei on », comme ce qui n'existe qu'en puissance, a joué un très grand rôle dans le développement des sciences, et il semble même qu'elle continue encore de diriger notre pensée.

L'existence potentielle de la matière nous fournit une explication naturelle des innombrables et si étranges transformations que nous constatons dans l'univers. La théorie atomistique, la théorie des électrons, et même l'énergétique pure s'appuient sur l'idée que la matière n'existe que potentiellement; autrement dit, que la matière est « rien », mais un rien d'où peuvent surgir et surgissent les choses les plus extraordinaires. Ni Aristote, bien entendu, ni aucun de ses élèves et de ses disciples n'ont jamais rien dit de semblable. L'idée que quelque chose, si infime, si insignifiant qu'il soit, put naître du rien, était inacceptable, insupportable même pour Aristote et pour tous ceux qui l'ont suivi (et qui donc ne l'a pas suivi?). Le grand mérite d'Aristote a été précisément d'avoir réussi à « domestiquer », à « ennoblir » en quelque sorte cette idée folle, fantastique et qui cependant jaillit de tous les pores de l'être. Au lieu de dire: la matière n'existe pas, les choses naissent capricieusement, d'elles-mêmes, en dépit de toute évidence raisonnable, Aristote dit: la matière est ce qui n'existe qu'en puissance. Le terme « en puissance » a englouti et parfaitement digéré, semble-t-il, le caprice, l'arbitraire et jusqu'aux évidences outragées. Grâce à cette formule magique, l'énigme a cessé instantanément d'être une énigme, le fantastique s'est transformé en naturel. La matière n'existant que potentiellement, il est possible d'en faire surgir tout ce que l'on veut : c'est en cela précisément que réside la signification du terme « n'existe qu'en puissance ». L'énigme est disparue, dis-je; elle est enterrée, et à jamais, semble-t-il. Inutile désormais de demander en vertu de quel miracle toutes les choses extraordinaires que nous voyons autour de nous peuvent surgir d'une matière inexistante, et comment il se fait que de cette même matière naissent des choses aussi différentes les unes des autres que la poussière de la route ou une mare puante, d'une part, et Alexandre le Grand ou le sage Socrate, d'autre part. La formule magique est trouvée: la matière ne possède l'être qu'en puissance, par conséquent nous sommes garantis, nous obtiendrons toutes les réponses à toutes les questions.

On a raison de dire que notre pensée doit tout à Aristote. Il savait en effet comment il fallait s'y prendre pour tuer le mystère. Et cependant, le mystère n'est pas

mort et ne mourra jamais: il a fait semblant seulement d'être mort. Et à côté de la pensée « naturelle » qui se satisfait des « explications » simplifiées d'Aristote, dans l'âme humaine persistera toujours cette inquiétude qui cherche et trouve ses « vérités ».

XXVIII

DES SOURCES DES « CONCEPTIONS DU MONDE ». — L'apparition de l'homme sur la terre est une audace impie. Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance; et l'ayant créé, Il le bénit. Si vous acceptez la première de ces deux thèses, votre tâche philosophique sera la « catharsis », autrement dit, vous vous efforcerez de tuer en vous votre être particulier, votre « moi », comme l'on s'exprime d'ordinaire, et vous aspirerez à vous dissoudre dans l'idée « suprême ». Le problème fondamental pour vous sera le problème éthique, et l'ontologie sera un dérivé en quelque sorte de l'éthique. Votre idéal deviendra le royaume de la raison auquel ont libre accès tous ceux qui sont prêts à renier le primordial « jubere » et voient le destin de l'homme dans le « parere ». Si au contraire vous acceptez la seconde thèse, les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal cesseront de vous tenter, vous aspirerez à ce qui est « par delà le bien et le mal »; l' « anamnèse », le souvenir de ce que contempla au Paradis votre ancêtre Adam, ne cessera de vous troubler, les hymnes à la gloire de la raison vous paraîtront ennuyeux, et au milieu de nos évidences vous vous sentirez comme en prison. Platon se sentait enfermé dans une grotte, Plotin avait honte de son corps, les hommes de la Bible avaient honte et peur de leur raison. On a tous les motifs de croire que Nietzsche s'est détourné du christianisme, parce que les chrétiens instruits par Aristote et les stoïciens, ont complètement oublié le primordial « jubere » et ne se souviennent que du « parere » qui l'a suivi. C'est pourquoi Nietzsche parlait de la morale des esclaves et de la morale des maîtres. Il aurait pu, il aurait dû également parler de la vérité des maîtres (des hommes à qui il est donné de commander) et de la vérité des esclaves (de ceux dont la destinée est d'obéir). Je pourrais aussi citer à ce propos Dostoïevsky, mais personne ne me croiera. Tout le monde est convaincu

en effet que Dostoïevsky n'a écrit que les quelques dizaines de pages consacrées aux staretz Zossima, à Aliocha Karamazov, etc., et les articles du *Journal d'un écrivain* ou il expose les théories des slavophiles ; quant à la *Voix souterraine*, quant à la *Douce*, au *Rêve d'un homme ridicule*, quant aux neufs dixièmes en général de ce qui compose les œuvres complètes de Dostoïevsky, tout cela, ce n'est pas lui qui l'a écrit, mais un certain « personnage au visage rétrograde », et uniquement pour permettre à Dostoïevsky de le couvrir de honte. Si profonde est notre foi en « parere » (c'est ce que nous exprimons en affirmant que tout se passe « naturellement »), si grande est notre crainte de tout ce qui ne fût-ce que de loin rappelle le « jubere » (le miraculeux, le surnaturel) !

XXIX

Le Changement et le Temps. — Comme les grands penseurs se trompent étrangement parfois ! La fragilité des choses terrestres a toujours été un sujet de trouble et d'angoisse pour les hommes : tout ce qui a un commencement a une fin. Parmi les philosophes importants de l'Antiquité il n'y en a guère qui n'ait réfléchi sur la fin inéluctable de tout ce qui est né. Mais tous ceux qui ont médité sur cette question, ont établi on ne sait trop pourquoi un lien si étroit entre l'idée de la mort et celle du changement que ces deux idées à présent n'en font plus qu'une : ce qui change parait maintenant aussi insignifiant, aussi misérable que ce qui est condamné à mourir. Pourquoi ? Il n'y a rien de mal dans la faculté que possèdent les choses de changer. En quoi donc est-ce un mal que Jules César ait été d'abord un enfant, puis un adolescent, puis un homme fait ? Eût-il été préférable qu'il fut resté tout au long de son existence tel qu'il sortit du ventre de sa mère ? Il est clair que le changement n'a rien de mal en lui-même. Ce qui est un mal, c'est que les choses et les hommes changent souvent tout autrement que nous ne le voudrions. Les années rendent le vin meilleur mais parfois elles l'aigrissent. Et l'homme change lui aussi ; il change, et le voilà qui se transforme en un vieillard, faible, cacochyme, radoteur. C'est pourquoi les jeunes gens ne sentent pas combien le temps est limité; ils se baignent dans son infini ; non

seulement derrière eux, leur semble-t-il, mais devant eux aussi s'étend une immensité sans limite: on peut donc dépenser sans compter. Ils ont même l'impression que le temps s'écoule trop lentement et ils hâtent sa course. Ils sentent que des changements les attendent, ils espèrent que ces changements seront bienfaisants, et ils voudraient qu'ils se produisent le plus vite possible. Les vieillards, eux, voient les choses tout autrement: le temps vole trop vite à leur gré. Chaque jour qui se lève leur apporte de nouvelles peines: il « les appelle et les rapproche du tombeau », comme « chantait » à la fin de sa vie Derjavine. Mais les vieillards, tout comme les jeunes gens, n'ont rien contre les changements et la course du temps: ce qui attriste les premiers et réjouit les seconds, ce n'est pas le fait même qu'ils sont sujets aux changements, c'est le caractère de ces changements. Si la vie était encore plus ondoyante qu'elle ne l'est maintenant et recélait la possibilité de surprises encore plus inattendues, mais si ces changements et ces surprises ne menaçaient pas l'homme de maux divers, il ne viendrait à l'idée de personne de se lamenter sur l'instabilité de l'être et de chercher le permanent par delà les changements. Or, maintenant non seulement on le cherche, mais on voit dans le stable, dans le permanent, l'idéal, Dieu lui-même. Car ce n'est pas Spinoza qui a inventé « Amor erga rem aeternam ». La philosophie cultive « Res aeterna » depuis des temps immémoriaux. Les hommes ont une telle peur des maux possibles que recèlent selon eux les changements, qu'ils sont prêts à renoncer à tout ce qui change et à *déifier* finalement ce qui reste toujours égal à lui-même, ce qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin, quand bien même ce ne serait qu'une chose inanimée, morte: et en effet, l'inanimé, le mort ne change pas... Or il se peut que toutes nos terreurs soient vaines, il se peut que notre pensée nous trompe, cette pensée qu'aiguillonne toujours la peur, cette pensée que nourrit la peur. Il se peut que le lien entre le changement et la fin, la mort, que nous observons dans les conditions de notre existence et que notre pensée épouvantée a élevé au rang d'une vérité a priori, immuable, que ce lien, dis-je, ne constitue nullement une loi ou une règle générale disposant d'un pouvoir absolu sur les hommes. Dans d'autres conditions peut-

être — quand ce seront les hommes qui se feront obéir par les lois et non plus les lois qui obligeront les hommes à leur obéir, et quand la « pensée » humaine disposera de nouveau des droits qui lui avaient appartenu jadis — il apparaîtra que les changements et l'écoulement continu de l'être ne nous conduisent pas nécessairement à la mort et en général, ne nous menacent d'aucune catastrophe. « Amor erga rem aeternam » ne doit donc pas être considéré ainsi que se le figuraient Spinoza et ses prédécesseurs, comme la seule réponse que nous puissions faire aux questions que nous pose la vie. Mais pour que nous soyons capables d'entrevoir ne fût-ce que vaguement la possibilité de cette nouvelle dimension de la pensée, il faut que nous ayons le courage de chasser nos terreurs habituelles et que nous cessions de prêter l'oreille aux « a priori » de tout genre que nous souffle la raison. Et alors, « il n'y aura rien d'impossible pour nous. »

XXX

De l'Utilité de la Philosophie. — Les hommes croient si peu à la possibilité de participer ne fût-ce que partiellement à la vérité dernière, que la soif de connaître la plus profonde, les recherches les plus sincères, lorsqu'elles dépassent certaines limites, ne font qu'exciter leur irritation et leur colère. Avant vous personne n'a rien trouvé et après vous l'on ne trouvera pas davantage; pourquoi donc s'inquiéter et troubler l'équilibre des autres? Car toute recherche commence par l'inquiétude et finit par le déséquilibre. On peut bien entendu s'intéresser aux problèmes métaphysiques et s'en occuper, mais à condition de ne pas lier à eux notre propre sort ou celui de l'humanité. Les systèmes métaphysiques doivent être construits de telle façon qu'ils ne fassent pas irruption dans la vie et n'ébranlent pas l'ordre d'existence établi. Ou mieux encore: de façon à ce qu'ils bénissent et sanctifient l'ordre établi. Et quand il se trouve un homme pour déclarer que la métaphysique peut découvrir une vérité nouvelle et transformer complètement la vie, tout le monde se jette sur lui. La métaphysique doit être utile à la société, de même que la science et que l'art, de même que la religion. Une métaphysique inutile, une religion inutile — quelqu'un a-t-il jamais

baptisé de la sorte l'objet de ses dernières aspirations? Et cependant, tous ceux qui cherchent, savent depuis toujours et sans le moindre doute que la métaphysique ne peut être utile, et qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber entre les mains de Dieu. Mais on ne parle pas de cela, ou très rarement. La religion du Dieu crucifié elle-même s'efforce d'imiter les systèmes métaphysiques, et les chrétiens oublient presque toujours, bien qu'ils portent une croix sur la poitrine, que le Sauveur du monde s'est écrié du haut de la croix : Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Il leur semble que le Sauveur devait connaître ce désespoir terrible, mais que les hommes, eux, peuvent s'en passer. Les hommes ont besoin d'une métaphysique qui console et ordonne l'existence, et d'une religion qui console et ordonne l'existence. Mais personne ne se soucie d'une vérité dont on ne sait d'avance ce qu'elle nous apportera, ni d'une religion qui nous mène dans des contrées inconnues. D'autant plus que très rares, je le dis encore une fois, sont ceux qui admettent que la religion et la métaphysique puissent nous conduire vers quoi que ce soit de bon: tout le monde exige que la religion et la métaphysique soient visiblement, indubitablement, utiles ici-même, sur les plages du temps.

XXXII

La Vérité Humaine et le Mensonge de Dieu. — Descartes affirmait que Dieu ne peut être trompeur, que le commandement: « Tu ne dois pas mentir » Dieu l'observe lui aussi. Cependant Dieu trompe l'homme, c'est un fait. Il montre à l'homme un ciel — un dôme bleu, solide, cristallin — qui n'existe pas. Des milliers d'années ont été nécessaires à l'homme pour se libérer de ce mensonge et pour connaître la vérité vraie. Dieu nous trompe souvent, et combien il nous est difficile d'échapper à ces tromperies! Pourtant si Dieu ne nous trompait pas, si les hommes ne voyaient pas le ciel bleu, mais se rendaient compte que ce n'est qu'un espace infini, vide ou rempli d'éther, si au lieu d'entendre des sons nous ne faisions que compter les ondes, il est probable que les hommes n'y eussent pas gagné grand'chose. Il se peut même qu'ils auraient fini par se sentir écœurés de leurs vérités et auraient consenti à reconnaître que Dieu peut violer son propre

commandement. Ou bien n'y auraient-ils pas consenti? La vérité est au-dessus de tout ? Mais peut-être qu'une autre idée leur serait venue alors à l'esprit : la vérité est-elle effectivement ce que les hommes trouvent eux-mêmes tandis que ce que Dieu leur montre n'est qu'un mensonge ? Autrement dit: ne se peut-il pas que le ciel soit tout de même un dôme de cristal, la terre-plate, que les sons existent par eux-mêmes et soient essentiellement différents du mouvement ? Ne se peut-il pas que les couleurs obéissent non aux lois de la physique mais à la volonté de Dieu? Ne se peut-il pas que l'homme soit appelé à cette « connaissance » un jour, qu'il renonce à ses vérités démontrées et retourne aux vérités indémontrables ? Et qui sait, ne se trouvera-t-il pas alors que le commandement « Tu ne dois pas mentir » n'a qu'une valeur relative et temporaire? Non, il ne vaut pas mieux mourir que de mentir ne fût-ce qu'une fois comme l'enseignait Kant, mais il vaudrait mieux ne pas naître du tout que de vivre dans la lumière de nos vérités. Autrement dit, un temps viendra peut-être, Platon a maintes fois parlé de cela, mais on ne l'a pas entendu, où le « meilleur » triomphera de nos vérités et de nos évidences.

XXXIII

Le Possible. — Tout ce qui a un commencement a une fin, tout ce qui est né doit mourir: telle est la loi intangible de l'être. Et les vérités ? Car il y a des vérités qui n'ont pas existé toujours, qui sont nées dans le temps. Telles sont toutes les vérités qui constatent des faits. Quatre cents ans avant Jésus-Christ, la vérité — «les Athéniens ont empoisonné Socrate» n'existait pas encore; elle est née en l'an 399. Et elle vit encore, bien qu'elle ait déjà près de 2.500 ans. Cela signifie-t-il qu'elle vivra éternellement? Si elle doit disparaître comme tout ce qui est né, si la loi générale que nous appliquons avec assurance à tout ce qui existe, n'admet aucune exception en tant que vérité a priori, alors il arrivera un moment où la vérité sur l'empoisonnement de Socrate mourra, cessera d'exister; et nos descendants auront alors la possibilité d'affirmer que les Athéniens n'ont pas empoisonné Socrate, mais que tout simplement (ou pas «simplement» du tout, au contraire) les hommes ont vécu un certain

temps, un temps très long même, dans une illusion qu'ils prenaient pour une vérité éternelle, ayant perdu de vue par hasard ou volontairement, la loi de la naissance et de la mort et son caractère inéluctable.

XXXIV

Docta Ignorantia. — Nous nous plaignons de ne pas savoir d'où nous venons, où nous allons, ce qui fut, ce qui sera, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, etc... Car nous sommes convaincus qu'il serait préférable pour nous de le savoir. Mais il se peut que ce soit bien pis pour nous : notre savoir nous lierait et nous limiterait. Puisque nous ne savons pas, rien ne nous lie. Il n'est même pas exclu que viendra un jour où nous serons complètement libérés du savoir: ce n'est pas nous qui devrons nous adapter comme aujourd'hui à la réalité « donnée », mais la réalité qui s'adaptera à nous; et alors l'« adaequatio rei et intellectus » auquel s'est toujours trouvé réduit le savoir humain, perdra son élément de contrainte qui fera place à la libre décision des humains. Certains en ont eu le pressentiment. « Docta ignorantia » n'avait peut-être rien d'autre en vue que la soumission de « res » à « intellectus », et la délivrance de « intellectus » de toutes les chaînes, et même des « premiers principes ». Nous ne serons plus obligés de nous adapter aux choses, mais celles-ci seront prêtes à modifier non seulement leur forme, mais aussi leur substance selon la parole ou les exigences de l'homme. Aujourd'hui nous pouvons donner à un morceau de cire la forme d'une pièce d'échec ou d'une empreinte de cachet, mais alors nous pourrons transformer la cire en un morceau de marbre ou un lingot d'or, rien que par la force de notre pensée. Il se trouvera alors que la pierre philosophale était bien autre chose que le rêve absurde de gens ignorants et superstitieux, et la légende de Pygmalion elle-même prendra alors place dans l'histoire. Voilà ce que nous promet « docta ignorantia » et ce que pressentait probablement Nicolas de Cusa.

XXXV

Question. — Les grands philosophes remarquaient-ils leurs propres contradictions? Ou bien ne les vo-

yaient-ils pas et seuls leurs successeurs s'en rendirent-ils compte? Je parle de Platon, d'Aristote, de Plotin. Bien entendu, ils s'apercevaient de leurs propres contradictions, mais elles ne les troublaient guère : ils savaient que ce n'était pas là ce qui importait.

XXXVI

« INNOCENTS » ET « POSSÉDÉS ». — Le peuple russe a toujours eu ses « innocents » et ses « possédés », et il faut croire que leur race n'est pas près de s'éteindre. Dans les pays mieux organisés, plus cultivés, où la vie est relativement plus facile et où la « pensée » (ce principe d'ordre sans lequel l'existence sur terre serait si pénible) a conquis ses droits bien avant qu'elle les eût obtenus chez nous, on n'a guère l'occasion d'assister aux crises des possédées et d'observer l'existence errante et misérable des innocents. Les cyniques sur lesquels l'histoire de la philosophie nous donnent un assez grand nombre de détails, appartiennent à un passé lointain et n'intéressent plus personne. Or, en Russie le peuple vénère, aime même on ne sait pourquoi ses monstres moraux. On dirait qu'il devine que les hurlements des possédées ne sont pas complètement dénués de sens et que la misérable existence des innocents n'est pas aussi absurde et répugnante qu'il paraît à première vue. Et en effet, une heure viendra où chacun de nous criera comme cria le plus parfait des hommes : Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-Tu abandonné! Et nous quitterons alors les richesses que nous avions accumulées et nous nous mettrons en route comme de misérables vagabonds ou comme Abraham qui, selon la parole de l'apôtre, partit sans savoir où il allait.

XXXVII

LES PENSÉES ILLÉGITIMES. — Surgie on ne sait d'où, venue du dehors évidemment, il arrive qu'une pensée se présente soudain à vous et refuse obstinément de vous lâcher, bien qu'elle n'ait aucun lien avec les éléments psychologiques qui constituent la matière ordinaire de vos réflexions. Mais ne vous hâtez pas de la chasser, si bizarre, si étrangère que vous paraisse cette pensée; et n'exigez pas qu'elle vous fournisse la preuve de sa naissance légitime. Si l'habitude de vé-

rifier l'origine de vos pensées est trop profondément enracinée en vous, admettez du moins que les enfants illégitimes peuvent être parfois plus proches de leurs parents que les enfants légitimes. Cependant, gardez-vous bien de généraliser : il ne s'agit pas de tous les enfants illégitimes, mais de certains d'entre eux seulement. Il en est de même des fils prodigues : le fils prodigue rentré à la maison nous est plus cher que celui qui ne nous a jamais quitté, parfois, mais pas toujours.

XXXVIII

Le démon de Socrate est-il un « fait » ? Pour répondre à cette question il nous faut disposer au préalable d'une théorie du fait. Or les gens croient que les « faits » précèdent la « théorie ». La théorie ne reconnaît pas le démon de Socrate comme « fait ». Et elle ne reconnaît pas non plus comme « fait » la vision de St Paul sur la route de Damas, parce qu'un fait est un fait établi, et que c'est la théorie qui détermine comment on établit les faits. Mais en dépit de l'interdiction de la théorie, Socrate a toujours considéré que son démon était un fait réel, de même que St Paul a toujours été persuadé qu'il avait vu le Christ. L'un et l'autre ont même réussi à convaincre un très grand nombre de gens; aussi l'histoire qui ne consent à admettre que ce qui est important pour un grand nombre de gens, a enregistré la vision de Socrate et celle de St Paul et leur a même réservé une place d'honneur. Il y a lieu de remarquer à ce propos que Socrate, et davantage encore, infiniment plus, St Paul étaient personnellement intéressés à ce que fût conservé le souvenir de leurs visions que la théorie se refusait à reconnaître. Mais tout le monde n'est pas dans ce cas ; et puis, la grande majorité des hommes est incapable, même si elle le voulait, d'obliger l'histoire à admettre ses visions. Peut-être que d'autres encore que Socrate ont reçu la visite de quelque génie, de quelque demi-dieu, peut-être même du vrai Dieu. Mais ils n'ont rien dit; ou bien ils ont essayé de raconter ce qu'ils ont vu, mais leurs paroles étaient si ternes, si faibles qu'elles n'ont persuadé personne. Et l'histoire n'en a rien su. Ces hommes y ont-ils perdu? Autrement dit, qu'est-ce qui importe davantage: que Socrate ait été en rapport avec un « démon » ou qu'un

grand nombre de gens aient cru à la réalité de ces rapports? L'« histoire » vous répondra certainement, et sans la moindre hésitation, que cette croyance est plus importante, qu'elle seule a de l'importance. Mais Socrate, et même St Paul, auraient dit sans aucun doute le contraire, bien que l'histoire eût donné tant de place et accordé une si haute valeur à tout ce qui concerne leur vie et leur œuvre. Et ils auraient tous deux ajouté — non plus pour les historiens mais pour les philosophes — que la *théorie* du fait cache aux hommes la plus importante région de l'être, et que les faits que la théorie n'admet pas, sont précisément les plus précieux, les plus significatifs. Cette affirmation parait complètement inadmissible parce qu'elle est en désaccord avec les principes fondamentaux de notre conception du monde. Aussi, tant que celle-ci nous est nécessaire, nous n'acceptons que les faits reconnus par la théorie; mais quand nous n'avons plus besoin de cette conception, quand elle nous devient un obstacle (ce qui arrive parfois, et plus souvent que nous ne nous l'imaginons), nous commençons à admettre les faits sans en demander l'autorisation préalable à la théorie. La plupart du temps, il est vrai, nous ne parvenons pas à obtenir que notre entourage reconnaisse ces faits : Socrate et St Paul, je l'ai déjà dit, sont des cas tout à fait exceptionnels. Alors, nous nous habituons peu à peu à nous passer de la reconnaissance de nos semblables. « Soudain » nous découvrons une vérité lumineuse, aussi neuve qu'inattendue : de même que les anciens distinguaient les dieux à ce signe qu'ils ne touchaient pas la terre en marchant, on distingue la vérité à ce signe qu'elle ne peut être reconnue par « tous », que l'accord unanime la prive de cette légère et divine démarche qui n'appartient qu'aux immortels mais que les mortels ont toujours estimée par dessus tout.

XXXIX

Les Discussions sur la Vérité. — Pourquoi les hommes discutent-ils toujours? Ces discussions se comprennent à la rigueur lorsqu'il y a des intérêts matériels en cause: s'il s'agit du partage d'un héritage par exemple, chacune des parties adverses s'efforce de prouver son droit dans l'espoir d'obtenir plus. Mais les philosophes, les théologiens discutent eux aussi, et

cependant il semble qu'ils n'ont rien à partager. Il apparaît donc qu'ils luttent entre eux bien plus qu'ils ne discutent. Mais pour quoi, pour quel objet luttent-ils? Faut-il croire que pour lutter il n'est pas besoin de lutter pour quelque chose? La guerre est le père et le roi de tout, disait Héraclite. Le principal est de lutter, quant à l'objet de la lutte, il est chose secondaire. L'un proclame : l'homme est la mesure de tout ce qui existe; un autre lui répond aussitôt : Non, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui est la mesure de tout. Et voilà la guerre déclarée. L'un affirme : « identique en essence »; l'autre: « semblable en essence », et c'est de nouveau la bataille. Toute l'histoire de la pensée humaine, philosophique et théologique, est l'histoire d'une lutte acharnée, mortelle. Il y a lieu de croire que l'idée que nous nous faisons de la vérité comme d'une chose qui ne supporte pas la contradiction, découle au fond de la passion des hommes pour la lutte. Les vieilles gens — les philosophes, les théologiens sont d'ordinaire des vieillards — ne peuvent pas se battre à coups de poing, et ils ont inventé que la vérité est « une », afin de pouvoir se battre au moins en paroles. Or la vérité n'est pas « une » du tout et n'exige nullement que les hommes se battent à cause d'elle.

XL

Encore du Principe de Contradiction. — Oui, « encore », car tout ce qu'on pourra en dire ne sera jamais suffisant. Douter du principe de contradiction n'est pas du tout « la même chose » que nier le principe de contradiction. Ce serait « la même chose », si ayant conçu des doutes à son sujet, nous continuions tout de même à reconnaître ses souverains droits. Mais ceux qui ont senti de tout leur être, ne fût-ce qu'à certains moments, que le pouvoir du principe de contradiction a des limites, ceux-là savent que cela ne les oblige nullement à nier son utilité et son importance. Mais ils se refusent de voir en lui « le plus inébranlable de tous les principes », selon l'expression d'Aristote; ils se refusent à admettre qu'il soit toujours et partout à sa place, qu'il soit le juge suprême et le maître de l'homme. Car il n'est pas le maître, il n'est que l'exécuteur des ordres de quelqu'un. Aussi, en certains cas, est-il tout puissant. Pas par lui-même ce-

pendant, pas de sa « propre nature »: son pouvoir lui est accordé par quelqu'un qui est au-dessus de lui. Orphée affirmait qu'Eurydice était Eurydice et que nulle autre femme n'était Eurydice. Et par la volonté d'Orphée, le principe de contradiction devient « le plus inébranlable de tous les principes ». Parmi les millions de femmes qui ont existé et qui existeront, aucune ne peut être Eurydice. L'enfer lui-même et les « portes de l'enfer » furent impuissants à vaincre la volonté d'Orphée et la force qu'elle avait conférée au principe de contradiction. Mais le jugement — «Giordano Bruno a été brûlé vivant », qui jusqu'ici a joui de la protection du principe de contradiction et a barré la route à l'affirmation contraire — « Giordano Bruno n'a pas été brûlé vivant », ce jugement peut-il être assuré de la protection éternelle du principe de contradiction, peut-il compter lui aussi que les « portes de l'enfer » ne prévaudront jamais contre lui ? Ou bien prenons ce jugement, plus général: « Il est impossible de faire que ce qui a été ne fût pas ». Ne sommes-nous pas libre d'admettre que certaines choses parmi toutes celles qui ont été, ne s'effaceront jamais, mais que d'autres disparaitront et deviendront inexistantes, et que, par conséquent, le principe de contradiction soumis aux ordres d'un principe supérieur protègera jusqu'à la fin des temps certaines pages du passé et en détruira d'autres, de telle sorte que le passé lui-même sera modifié? Nous sommes libres bien entendu d'admettre cette possibilité; mais nous ne l'admettrons pas uniquement parce que nous « avons peur » (notre pensée a continuellement peur de quelque chose) qu'il en résulte une situation trop difficile, trop compliquée, et qu'il nous faudra transformer toute notre logique ou bien même (et c'est cela qui paraît le plus terrible) renoncer aux services des critères tout préparés et « perdre pied ». Au lieu d'interroges il nous faudra répondre ; au lieu d'obéir il nous faudra commander, choisir nous-mêmes notre Eurydice et descendre aux enfers pour leur arracher la reconnaissance de nos droits. N'est-ce pas trop exiger de l'homme, de l'homme faible et mortel ?

XLI

Commentaires. — Voici que me reviennent de nouveau les paroles d'Ockam : « Est articulus fidei quod

Deus assumpsit naturam humanam. Non includit contradictionem, Deum assumere naturam asininam. Pari ratione potest assumere lapidem aut lignum ».

Qu'elle est au fond la signification de la pensée d'Ockam? Pourquoi parait-elle si osée, si inacceptable? Ce qui nous irrite, ce n'est pas seulement la forme qu'Ockam a donnée à sa pensée; bien que cette forme soit brutale, offensante pour tout homme pieux : « Deum assumere naturam asininam »... Ockam rapproche des termes qui devraient se trouver aussi loin que possible l'un de l'autre et qui ne pourraient voisiner que dans un vocabulaire ou les mots se suivent sans égard à leur sens. Et cependant, ce n'est pas la forme qui est ici l'essentiel, loin de là. Ockam n'est pas de ceux qui cherchent à frapper le lecteur par quelque tournure audacieuse, inattendue. Ce n'est pas contre les autres qu'il lutte, mais contre lui-même ou, pour parler le langage de Hegel, contre l'« esprit de son temps ». On considère généralement que c'est avec Ockam que commence la dissolution de la scolastique; on voit en Ockam un « décadent ». Et en effet, on retrouve en lui certains traits qui caractérisent d'ordinaire la décadence. Albert le Grand, St Thomas d'Aquin, Duns Scott et les autres « principes theologiae », avaient édifié de splendides cathédrales à la gloire de la pensée, quand surgit Ockam avec ses questions qui sapaient les fondations mêmes des édifices grandioses du plus prodigieux, au point de vue spirituel, des siècles du Moyen Age. C'était là l'œuvre d'un « décadent ». Les décadents ne se reconnaissent-ils pas avant tout à leur passion pour la destruction, à leur amour de la nouveauté quelle qu'elle soit, à leur besoin de contredire leur temps?... « Non includit contradictionem Deum assumere naturam asiniam!... » S'il en est ainsi, si la thèse d'Ockam est exacte et si Dieu peut selon son bon plaisir s'incarner non seulement dans un animal méprisé, mais dans un morceau de bois ou une pierre, alors pourquoi tous les «doctores angelici », « subtilissimi », etc.... ont-ils dépensé tant d'efforts ? Pourquoi ont-ils évoqué du fond des siècles les ombres d'Aristote, de Platon, de Plotin ? Pourquoi toutes ces « Sommes », pourquoi ces cathédrales immenses, ces monastères, ces universités? Car tout cela n'a été créé par les hommes que pour expliquer et rendre acceptable à la raison le dogme fondamental de la

religion chrétienne. L'Ecriture Sainte raconte que le fils de Dieu s'est fait homme, qu'il a été traité comme le dernier des criminels, soumis aux plus affreuses humiliations et qu'il est mort enfin sur la croix entre deux larrons. Personne au Moyen Age ne mettait en doute le récit biblique; et Ockam lui aussi y croyait, ainsi que le prouvent ses œuvres et ce fragment même que je cite et qui commence par les mots: « Est articulus fidei... » Mais il ne suffisait pas aux hommes de « croire ». Ils voulaient encore « réconcilier » leur foi avec la raison. Ils se posaient la question : « Cur Deus homo ? » Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? Et ils voulaient absolument trouver la réponse à cette question. Mais que signifiait pour eux ce mot, « une réponse » ? Ce qu'il signifie pour nous : répond celui qui peut montrer que ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver et ne pouvait se produire autrement qu'il ne s'est produit. Dieu devait *nécessairement* s'incarner en l'homme, car il était *impossible* de sauver l'homme autrement : pour que l'homme pût être déifié, Dieu devait se faire homme. En dépit de leur diversité apparente, toutes les réponses à la question: « Cur Deus homo? » développait un seul et même thème : montrer que ce qui était arrivé, s'était produit en vertu d'une *nécessité naturelle*. L'homme ne pouvait rassasier son besoin de savoir qu'avec ce nectar qui a nom « explication ». Pour l'obtenir, on allait dans les pays les plus lointains; il remplaçait cette pierre philosophale à laquelle rêvaient jour et nuit les alchimistes. Et voilà le « non includit contradictionem » et le « pari ratione » d'Ockam qui ruinent les fondements non seulement de la pensée médiévale, mais de toute « pensée » rationnelle. Car s'il ne nous est pas donné de découvrir le nécessaire dans le réel, la « pensée » ne devient-elle pas impossible ? Comment la raison peut-elle alors justifier non pas son existence (l'existence n'a nul besoin de justification), mais ses prétentions au premier rôle? Il était admis en effet que c'était précisément la raison qui préparait ce breuvage divin qui apaise la soif de savoir la plus ardente, et l'apaise définitivement, pour toujours: « acquiescentia in se ipso ex Ratione oriri potest, et ea sola acquiescentia, quae ex Ratione oritur, summa est, quae dari potest » (Spinoza, Eth. IV, LII). La raison nous conduit jusqu'à la limite au delà de laquelle s'étend le

royaume de la nécessité et où s'évanouissent d'elles-mêmes toutes les questions, où l'homme obtient cette paix suprême qui est le but dernier de ses aspirations. Les « Sommes », les cathédrales, les offices solennels, tout cela n'avait été créé par les grands esprits du Moyen Age qu'en vue d'atteindre à cette paix. Et le rôle de la raison consistait, lui aussi, à tranquilliser l'homme, à éteindre ses doutes, ses inquiétudes. Mais la raison ne peut accomplir son œuvre que si elle parvient à ne faire plus qu'un avec la nécessité; car c'est à la nécessité, à la nécessité seule qu'est donné un pouvoir absolu sur tout ce qui existe, mort et vivant, sur l'homme et sur Dieu. « Cur Deus homo? » On ne peut répondre à cette question que lorsqu'on reconnaît d'avance que Dieu ne pouvait choisir, qu'il était obligé en général de s'incarner, qu'il lui était impossible de ne pas s'incarner, même s'Il l'avait voulu.

Tout l'effort du Moyen Age, tout son immense labeur spirituel avait pour but de rendre rationnellement explicable le mystère que recélait l'Ecriture. Et l'homme est ainsi fait que lorsqu'il entreprend une tâche et s'y livre tout entier, il lui semble pour finir que l'objet de ses efforts est ce qu'il y a de plus important, de plus précieux au monde pour lui et pour les autres. L'essentiel, semble-t-il, c'est que Dieu s'est incarné, c'est qu'il est venu parmi les hommes et s'est révélé à nous. Et c'est précisément ce que nous dit l'Ecriture. Mais l'important pour la « pensée », c'est ce qu'elle invente elle-même et non pas ce que dit l'Ecriture; et elle n'a accepté l'Ecriture que parce qu'elle pouvait la comprendre et l'expliquer; autrement dit, montrer que le récit biblique n'offensait nullement et ne contredisait pas les principes auxquels l'homme s'est soumis depuis toujours et qu'il a proclamés éternels, inébranlables. S'il était apparu à la lumière de ses principes qu'il ne convenait pas à Dieu de s'incarner ou que cela lui était impossible, on aurait été obligé de renoncer à l'Ecriture. Et c'est justement ce qui est arrivé pour finir. Il s'est trouvé que les « preuves » et les « explications » imaginées par les philosophes médiévaux, n'expliquaient et ne pouvaient expliquer rien. Il s'est trouvé qu'il était impossible de défendre par les moyens de la raison les vérités de la « révélation ». Qu'en général, on ne peut défendre les vérités révélées, qu'elles sont indéfendables. Cela signi-

fie que l'on a le choix: ou bien admettre que les vérités de la révélation ne sont pas des vérités qu'il faut reléguer la Bible parmi les fiction poétiques, de même que les récits d'Homère, ou bien... Il y avait, il y a encore un autre « ou bien », il y a encore une issue; mais cette issue semble à tel point contraire à la nature humaine (non pas à la nature « première », peut-être, mais à la « seconde », conformément au dicton — « l'habitude est une seconde nature »), que l'on n'en parle même pas ou que l'évoquent ceux-là seuls qui se sont résolus d'avance à parler sans aucun espoir d'être entendus : « Il ne faut pas expliquer Dieu et l'on ne peut le justifier ». Voilà ce que voulait dire Ockam. Et c'est ce que personne n'a entendu. Et si je rappelle maintenant ces paroles que l'on n'a pas entendues, ce n'est nullement dans l'espoir d'attirer sur elles l'attention et de leur ouvrir un chemin dans les cœurs.

Il y a là une énigme étrange et troublante. Il est des paroles en effet qui sont destinées à ne pas être entendues. Et cependant, de par une volonté mystérieuse ces paroles, semble-t-il, doivent être de temps à autre prononcées à haute voix. Rappelons-nous l'antique « Vox clamantis in deserto » ! Peut-être n'est-il pas aussi inutile et ridicule que l'on se l'imagine, de rappeler parfois aux hommes ces « hérauts de la vérité » dont la voix possède le pouvoir magique de transformer en déserts les régions les plus peuplées. Et puis, autre « peut-être », plus mystérieux encore. Répétant Tertullien, Pascal disait qu'il n'y avait pas place sur terre pour la vérité, que la vérité est condamnée à errer parmi les hommes qui ne la reconnaissent pas et refusent de la recevoir. Ce qui veut dire que la vérité est la vérité précisément parce qu'elle transforme par sa seule présence les citées peuplées en déserts. Quand la vérité illumine l'homme, il sent immédiatement que « tous », les « humains », c'est-à-dire ceux qui transforment les déserts en cités peuplées, possèdent le don ou le pouvoir incompréhensible de tuer la vérité. C'est pourquoi Dostoïevsky dans ses meilleurs instants avait une telle horreur, un tel dégoût de l'« omnitude ». C'est pourquoi Plotin parle de la « fuite de l'unique vers le Un ». C'est pourquoi toutes les « théories » de la connaissance qui ont triomphé au cours des siècles, nous ont toujours caché la vérité. Il faut les quitter pour se tourner vers ces hommes bien-

heureux, qui, comme dit Platon, étaient meilleurs que nous et plus proches de Dieu, et dont la pensée planait librement dans cette seconde dimension que nous ne découvrons — très rarement du reste — qu'au prix des plus pénibles « exercices spirituels ».

Léon CHESTOV.

(Traduction de B. de Schloezer).

Quatre Nocturnes

à Charles Baudouin.

I

MER ADVERSE

La mort — ô chant, cette cadence
Plus profonde que l'insistance
Inusable du plaisir,

Plus haute que le solstice
Inépuisable où je vois rougeoyer
Tout le silence inné de la pensée.

La mort, ô draperie
Silencieusement flottante,
Comme on songe qui vainc la vie
Et jette son orgueil illimité
Dans le soleil interminable du désir !

O faction des heures sous la brume
Pesante et comme balbutiante
D'une face mystérieuse, ensevelie...

Tu sévis, mer adverse, ô mort
Chantée en nous de par l'invariable
Emportement qui dérobe les dieux.

II

NUIT MATERNELLE

Ah, ne demande rien,
Guette l'inévitable
Enchaînement de la durée
Dans le suspens qui se prolonge de la vie.

Un miroir emporte déjà
L'ombre enflammée en ce moment
De la terre mêlée aux ronces du désir.

L'obscurité vainc toutes noces,
Un regard sur soi-même allume un sortilège ?

Une torche écumeuse est le noir aliment
Du sommeil enroulé sur un torse de bronze,

Et tu demeures privé de signes,
Ton regard ténébreux dessine
La force incalculable, jamais interrogée,
D'un règne enseveli dans la glaise du Sang ?

O ténèbre monumentale et sans vertige,
Virginale confidence de la mémoire
Qui ne nous donne rien,
Mais murmure à l'oreille d'Autrefois.

Tu savais, tu savais... La nuit martèle
Encore assidûment l'âme nouée
Aux plaines sourdes antérieures,

Et je ne sais quelle Constellation
Presse un visage éclatant d'outre-mer
Dans l'amoureuse maternité du monde !

III

NAISSANCE

Ne parle pas : un astre sans durée
Brise l'écorce insensible de l'air,
Le monde approche à pas lents de velours
Et l'innocence est le sceau de l'amour.

Naître consume une flamme jetée
En tourbillon dans le sein maternel ;
Secrètement la nuit s'est arrêtée
Pour éclater en joyaux éternels...

Ne parle pas : c'est ici la durée
Et maintenant l'astre s'évanouit...
Toute naissance est ainsi proférée
Dans un abîme où gravite la nuit.

IV

POUR UN VISAGE CONSUMÉ...

Veiller importe, si la pluie
Broute le seuil inflexible de l'ombre,
Si la douleur apporte ses tisons
Rouges de sang nocturne et d'horizon.

Veiller importe, aux penchants de l'abîme
Qui règne en toi comme un fleuve qu'oppriment
Le devenir et le silence noir.

O cloches de la nuit, ténébreuses, voilées,
Il n'est point d'absolu sous la voûte étoilée,
Il n'est que ce trouble miroir
Du songe, de l'automne impénétrable
Qui mêle une parure insensible de sable
A la chute des feuille d'or...

Il faut veiller : toute chose est blessure,
Tout le frimas de l'heure enlace la durée,
Le temps ondule en toi comme un fauve indompté,
L'automne est soliloque, nudité.

Vive torche, ténèbre, obéissante Nuit,
Sais-tu rompre le masque orageux d'Aujourd'hui ?

Veiller presse le sein de l'automne muette,
Brise le lent cristal infatigable
D'une rose équivoque au cœur envenimé...

La pluie est douce : interroge la pluie !
Sa chute fine est tendresse infinie
Pour un visage consumé.

Gilbert TROLLIET.

Lettres à un Fou

Jusqu'à l'heure de ma mort, je porterai dans ma mémoire le souvenir de la soirée d'hier. Mais vous, peut-être ne gardez-vous plus dans votre esprit aucune trace de ces instants si tristes et si profonds ? Il est possible qu'une crise vous ait saisi dans la nuit et qu'un démon victorieux ait effacé, tout emporté, tout brûlé.

Je ne veux pas être seul à me souvenir. Et dans le doute où je suis, je vous envoie ce récit obscur, ces lignes qui sont comme l'écho d'un chant que je crois perdu; quand cela même ne devrait servir qu'à vous blesser.

Vous m'avez retenu à dîner à la clinique, dans votre chambre. Nous étions assis près de la fenêtre, à une petite table où les pièces du service se touchaient familièrement. Vous me présentiez les plats en me disant des choses légères et indifférentes. J'étais presque heureux. Il me semblait que je me trouvais dans une maison de campagne, à l'époque des vacances et de la simplicité. Je hasardai quelques paroles qui traduisaient assez bien mon état d'âme ; vous me répondîtes par une phrase semblable.

Le repas s'acheva avec le jour. Les derniers rayons du soleil caressaient, en se retirant, la cime des plus hauts arbres. Les oiseaux poussaient des cris calmes et s'endormaient les uns après les autres, sous le ventre des feuilles. Un chuchotement montait vers nous, que je pris pour le murmure des sources souterraines du jardin. Les étoiles entraient dans le ciel, par la porte de l'est.

A l'intérieur de nous, le rythme qui nous avait animés se ralentissait progressivement. Nous étions semblables aux usines, quand la sirène a jeté son adieu

foudroyant: certaines machines cessent tout à coup de tourner, d'autres, entraînées par la vitesse acquise, avancent encore à grands pas d'acier dans la solitude des ateliers. Des grondements se font entendre. La vapeur siffle entre haut et bas sur les lèvres des chaudières.

Vous regardiez devant vous. Nous nous faisions, je m'en souviens, exactement vis-à-vis. Mais je supposai que ce n'était pas moi qui retenais votre attention, sans toutefois me sentir importun. Je ne vous gênais pas, sans plus. Vous vous enfonciez dans votre songerie et dans l'obscurité naissante où votre visage devenait pâle, mat.

Dois-je le dire; je ne détestais pas cette immobilité d'après-diner. Il me semblait qu'en nous servant de notre seule respiration, nous nous mêlions aux arbres aux fleurs, aux eaux. J'imaginais que nous avions découvert sans effort le moyen le plus économique ou le plus sage de profiter d'une belle soirée d'été.

Soudain, trois fenêtres du corps de bâtiment latéral s'éclairèrent. Quelqu'un passa rapidement dans le couloir, descendit un escalier en criant. Des portes claquèrent. Un homme en blouse blanche apparut au fond du jardin et se dirigea vers la clarté.

Je vous vis quitter votre chaise et vous pencher à la fenêtre. La douceur, la sérénité disparaissaient de votre visage pour faire place à une sorte d'agitation confuse, désordonnée. D'un seul coup, toute la puissance d'attention dont vous êtes capable fut mise au service de votre regard et de votre oreille dans le but de capter les détails d'un spectacle dont je ne saisissais pas encore le sens. Vous tendiez le front comme si votre désir eut été de le plonger dans les feuilles fraîches. Placé ainsi que je l'étais, je n'apercevais que le haut des fenêtres éclairées, mais aux mouvements de vos épaules je devinais qu'une silhouette était apparue ou avait disparu derrière les vitres, car vous bondissiez vraiment sur ces reflets incertains.

Je ne puis dire combien de temps dura votre faction. J'espérais qu'un cri, un soupir viendraient rompre le silence. N'y avait-il pas, dans les parages, un rossignol qui chantait chaque soir, à la même heure, à cette heure-ci, par exemple?

Or, rien ne se produisit, qui fut perceptible. De vous-même, me sembla-il, vous vous éloignâtes de la

fenêtre. Un nouveau changement s'était opéré dans l'expression de votre visage, que je remarquai dès que vous fûtes assis; ce n'était plus le calme, ni l'angoisse que reflétaient vos yeux, mais une mortelle mélancolie. Je me souvins d'avoir vu des figures pareillement désolées au chevet du lit de mort de mon père et de mon frère, dans les gares, en 1916, au Cinéma.

Je vous questionnai avec précaution :

— Qu'avez-vous? Que s'est-il passé pour que notre paix se transforme en désespoir ?

Et vous vous taisiez. J'insistai :

— Pourquoi êtes-vous triste ?

— Je suis triste à cause de celà, me répondites-vous. Votre main, dans le même temps, me désigna les fenêtres éclairées sur le côté du jardin. Je compris que quelqu'un souffrait dans cet endroit de la maison et que c'était cette douleur qui avait créé la lumière, la subite animation et le silence spécial qui précède les cris. Un malade avait une crise. Vous ne pouviez pas ne pas le remarquer, ne pas vous reporter à votre état. Je vous vis cacher votre visage dans vos mains.

Je savais que vous rêviez à votre mal, je savais que nous nous trouvions dans une maison de santé et quelle sorte d'affection l'on y soignait. De telles indications, qui m'avaient paru précieuses tout d'abord ne me suffisaient plus maintenant. J'entendais chanter dans mon esprit votre phrase découragée :

— Je suis triste à cause de celà.

Et je brûlais de demander ce que c'était, pour vous, que « celà », de vous arracher mot par mot, lambeau par lambeau, l'image des images qui se levaient devant ou derrière vos yeux, de vous faire pousser un cri, un seul cri, qui m'aurait renseigné d'une manière absolue, idéale.

Mais vous vous taisiez. Et je sentis que votre visage, dissimulé par vos mains, devenait encore plus triste.

La nuit avait complètement conquis la terre. Un large fleuve d'ombre coulait sous la fenêtre, qui ne reflétait pas la lueur des étoiles, ni les troncs des arbres. Des papillons de soie nageaient dans l'aquarium nocturne. Sans doute parce que la maison était isolée, aucun bruit citadin ne parvenait jusqu'à nous : son d'un piano, roulement d'une voiture ou plainte d'un enfant.

Je songeais à ma première lettre. Sans m'en rappe-

ler tous les termes (car elle était fort longue) je me souvenais des très nombreuses questions qu'elle contenait; questions auxquelles vous n'aviez pas répondu ni même fait allusion. Le moment était venu de confirmer la chose écrite. Oui, j'aurais dû parler, me montrer indiscret, forcer votre mélancolie, vous obliger à me révéler votre sentiment intime sur la folie. Je n'osai pas. Une pudeur étrange me retenait de prononcer le moindre mot.

N'importe, ce furent de beaux instants, profonds et graves, de ces minutes qui n'existent qu'entre hommes et qui bouleversent une vie. Peut-être même l'ignorance où je restais de votre mal ajouta-t-elle à la grandeur des circonstances, en me rendant perceptible notre commune solitude.

Je vous quittai vers onze heures du soir. Nous n'avions plus échangé une parole depuis que vous aviez dit: « A cause de celà ». Les fenêtres du corps de bâtiment latéral étaient encore éclairées. Vous me tendîtes la main en détournant la tête, sans m'offrir de me reconduire.

Quand je fus dans les rues de Saint-M.... je goûtai d'abord un sentiment de délivrance et la caresse humide des jardins et l'invitation au sommeil qui émanait de tant de villas noires et blanches, silencieuses sous la lune. Un tramway me dépassa ; son éclairage électrique jurait avec la clarté pâle de l'astre.

La curiosité que j'éprouvais à votre endroit se calmait par degrés, les dispositions naturelles de mon caractère me ramenant irrésistiblement à une conception chère et familière depuis toujours. Votre folie, que je ne pouvais plus songer à nier, redevenait pour moi un phénomène poétique exaltant, non une maladie. Si vous en souffriez, cétait dans votre orgueil ; car vous auriez peut-être avoué que les manifestations en étaient au triple point de vue sensuel, sentimental et spéculatif, plutôt douces et vivifiantes. Vous avez lu « l'Idiot » de Dostoiewsky. Il y a un passage où le prince Muichkine raconte d'une manière admirable les sensations qu'il éprouve pendant les quelques secondes qui précèdent ses crises d'épilepsie: une lumière éclatante éclaire toute chose, les évènements secondaires se réduisent à leurs justes proportions, il savoure une lucidité inouie, un bien-être enivrant. Le prince Muichkine ne dit pas s'il aime ou

déteste son état, mais nous avons l'impression qu'il atteint, plusieurs fois dans l'année, à la vraie vie. Et une nostalgie indicible nous envahit, nous qui n'avons que le désir de la vie.

Bien entendu, je ne vous comparais pas à « l'Idiot » Je pensais à la poésie, à la liberté. Un arc-en-ciel agréablement coloré se dessinait à l'arrière-plan de ma rêverie. Il y avait sans nul doute plusieurs raisons à mon optimisme: les unes permanentes, dues à la conformation de mon esprit, et les autres fugitives, formant réaction contre la tristesse surhumaine que nous avions partagée.

Sur la fin de cette nuit, j'ai dormi. Le réveil fut dur. Certes, je ne sais rien de plus sur votre cas. Mais une chose devient certaine ; c'est que, même si je dois ignorer à jamais en quoi consiste votre mal, l'aspect des crises, la profondeur de leurs ravages, nous ne pourrons plus désormais rien dire, ni rien voir, ni rien écrire qui ne soit soumis au principe de folie.

« *Autre lettre* »

J'ai fait, cette nuit, un étrange rêve.

Je me trouvais, par une chaude journée d'été, à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925. Une foule bruissante emplissait le parc éphémère, envahissait les terrasses des cafés, les pavillons, descendait par tous les escaliers jusqu'aux quais de la Seine, comme autant de ruisseaux se jetant dans le fleuve. J'étais mêlé à cette multitude et je faisais des efforts épuisants pour suivre une jeune femme qui marchait devant moi et qui s'ouvrait sans peine un chemin parmi les hommes. Elle était vêtue de blanc et elle portait à la main un objet extraordinaire brillant, qui ressemblait à un miroir aux alouettes.

Il me serait difficile de dire pour quelle raison je m'associais aux démarches de cette personne qui m'était inconnue. Je n'avais pas vu son visage et je n'éprouvais nullement le désir de lui adresser la parole. Peut-être fut-ce tout d'abord à cause de sa coiffure ? Elle était nue-tête et je pouvais ainsi admirer la finesse, l'adorable abondance de ses cheveux. Je remarquais de plus qu'ils devaient être fort longs, car ils formaient sur le haut de la nuque une torsade compliquée et émouvante, aux reflets très doux. Je ne puis dire

quelle en était la couleur, mais ils m'incitèrent à penser que cette femme avait des yeux violets, des yeux de violette.

Elle s'écarta enfin de l'allée principale et elle gagna un jardin en mosaïque, sans verdure, mais agrémenté de fleurs rouges. Au centre du jardin brillait un bassin rectangulaire où nageaient des poissons noirs. Une grande multitude de badauds s'était massée sur les bords du bassin et suivait les ébats des animaux. L'inconnue s'approcha aussi. Je ne voyais pas plus son visage qu'auparavant.

Une mince musique, mille fois amplifiée par un haut-parleur, couvrait le monde.

Toutes les personnes qui composaient la foule me parurent subitement privées de vie, transformées en statues de pierre ou de bois. Seule, la jeune femme que j'avais suivie respirait encore. Elle jeta dans le bassin l'objet lumineux qu'elle tenait à la main et elle se retourna vers moi. J'entrevis les traits de son visage. Puis tout se défit aussitôt ; je me trouvais devant une cage où chantait un lion. Mais j'avais eu le temps de reconnaitre la femme qui hante vos nuits.

L'être qui, journellement traverse vos rêves et l'être qui m'est apparu cette nuit se ressemblent-ils ? Je n'en sais rien. Il me suffit de pouvoir prêter à ce dernier les sentiments que vous me rapportez quand vous tentez de décrire votre compagne spirituelle.

Dès que vous vous endormez, elle vient s'asseoir à votre côté (toujours à droite du lit) et elle vous entretient inlassablement d'un sentiment qui nous est inconnu et qu'elle nomme : tendresse. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait de l'attachement obscur que nous réservons à nos frères, à nos sœurs périssables, à cette sorte de dévouement sérieux où nous apportons le maximum de simplicité et de bonne foi. Je m'aperçus que je me trompais ; tendresse, ce n'était pas la même chose que tendresse. Je commençai à vous écouter d'une autre oreille. Il me sembla entendre parler d'amour. Je me trompais encore. Ce terme de « tendresse » dont se sert à tout propos votre fantôme m'apparut en dernier lieu synonyme de « regret ». Ici, il devient difficile de me faire comprendre. Les mots sont trop faibles et servent à tant de fins. Imaginez un homme qui n'a jamais bu une goutte d'alcool et qui découvre une fiole pleine de liquide, portant une

étiquette sur laquelle est écrit « alcool ». Son ignorance le paralyse, il n'ose goûter au contenu de la bouteille. Pourra-t-il nous renseigner sur la saveur de l'alcool ?

Nous nous servons des mots, mais nous n'y avons pas goûté.

Et même si nous y avons goûté, que pouvons-nous dire ?

Parce que j'ai écrit « regret » les étrangers qui liront cette lettre après notre mort supposeront que Desdémone (j'ai donné à la jeune femme que vous voyez en rêve le nom de l'héroïne de Shakespeare) déplorait devant vous la perte d'un amant bien-aimé, s'attristait au souvenir d'un pays glacé dont elle avait été chassée, se complaisait aux légendes de son enfance. En un mot, les étrangers donneront à mon expression son sens humain, quoique poétique. Mais Desdémone est née du rêve et de la folie. « Regret » veut peut-être dire « ce qui ne sera pas possible », et explique les obscurités, les réticences dont sont parsemés ses discours. Elle ne se plaint jamais, m'avez-vous confié. Elle parle simplement de la vie, de ce qu'elle voit, de ce quelle entend, de ce qui arrivera demain ou dans quelques siècles. Et c'est tout. Desdémone se consume dans une solitude absolue et elle se trouve néanmoins en complet accord avec toute créature qui s'exprime ou peut s'exprimer, qui souffre ou peut souffrir. Là est le miracle. Desdémone se retire à l'aube, elle se penche sur vous pour vous prendre la main et elle répète encore : « La tendresse est douce aux âmes transparentes » Ah ! oui la tendresse, c'est le regret, « ce qui ne sera pas possible ».

A l'époque où nous quittâmes le collège, on vous fit croire que j'avais du succès auprès des femmes. Ce n'était pas vrai. Je n'ai connu que deux femmes dans ma vie auxquelles je suis resté fidèle au cours de mes vagabondages artistiques. Ces deux femmes sont jeunes et je n'ai pas cessé de les aimer. Je pensais que la récompense de mon attachement constant serait une connaissance entière de leur cœur, de leur « tout ». De fait, je les ai possédées plus qu'elles-mêmes ne se possédaient. J'ai étudié leurs réactions fugitives, j'ai compté les pulsations les plus faibles de leur âme. Je me suis associé à leurs plaisirs sensuels. Croyez-moi, il n'y a rien qui vous rapproche plus d'une femme qu'un séjour dans une campagne fraiche. Ces deux amies ou

amantes, je les ai emmenées dans le Nivernais (où les bœufs sont longs et francs), en Bretagne (où les barques dorment dans les genêts), en Ile de France, en Touraine. Nous nous livrions l'un à l'autre sans réserve, aidés par la simplicité des bêtes, par la vivacité du vent, par la lumière. Vers le soir, il n'est pas un être qui résiste à la paix des champs et qui ne s'abandonne dans les bras de son compagnon, jusqu'à lui avouer des désirs monstrueux, des rêves incommunicables.

Une telle possession, escomptée longtemps à l'avance, fut mon châtiment. Je n'avais plus le droit d'espérer en l'imprévu et les choses avaient été poussées trop loin pour que je ne fusse pas persuadé que les femmes, à quelque légères différences près, se ressemblent toutes.

Parce qu'en vérité, elles sont faites pour l'amour.

On a tenté de grandir l'amour en disant que les sentiments forts sont des formes de l'amour, mais on a confondu l'élan pur avec la crainte d'être condamné par un juge trop aimé. On a affirmé que les femmes amoureuses rêvaient beaucoup, mais est-ce rêver que de se détacher sans cesse du rêve pour se donner à la réalité, à une réalité qui ne prête pas à équivoque, ni à des interprétations subtiles.

Une femme qui éprouve une grande passion est perdue pour la poésie. En vain les peintres nous montreront-ils un visage où brûlent des yeux tristes, où chante une bouche calme, où se lit une attente, une certitude ; nous savons que la pensée qui anime ce visage est une pensée d'amour, c'est-à-dire dénuée de « tendresse » au sens où l'entend Desdémone.

Et pourtant, il est peu de femmes qui ne nous donnent un sentiment de poésie. Mais cette impression, nous la ressentons surtout quand nous nous trouvons en présence d'inconnues, d'étrangères que nous voyons pour la première fois ou d'amies d'enfance dont nous avons été séparés par une longue absence. Je crois qu'elle est due à des causes extérieures, principalement à des artifices de toilettes, à des jeux de lumière. Souvenez-vous-en, ce fut la mode pour les femmes, il y a quelque vingt ans, de porter sur le chapeau un oiseau avec tout son plumage. Une inexprimable douceur se dégageait de la bête morte dont les ailes retombaient sur la joue des jeunes filles. Aujourd'hui, l'usage est d'orner sa boutonnière avec un immense camélia

blanc. Demain, qu'inventeront les femmes ? Je ne le sais, mais avouez qu'elles savent choisir les objets mystérieux qui leur confèrent une signification.

Le plus étrange en tout ceci, c'est que les hommes aient élu, pour donner une forme à leurs rêves, le visage de la femme. Moi, qui recherche à travers les livres la preuve d'une sorte d'au-delà, je ne puis ouvrir un recueil de méditations sans y rencontrer une silhouette gracile vers laquelle s'envolent des supplications impérieuses. Qu'il s'agisse de Goethe, de Dante Alighieri ou de Pascal, le féminin est présent et commande au poète, au mathématicien. Chopin lui-même, quand il ne compose plus, livre sa pensée à George Sand, à la Comtesse Potocka, à des élèves dont nous ne connaitrons jamais le nom.

Ce n'est pas sans dépit que je suis contraint de convenir qu'aucun grand esprit ne s'est révolté contre cette erreur, contre l'assujettissement du rêve à la grâce de la femme. Pourquoi tant d'yeux n'ont-ils pas su démêler le bleu et le noir, l'élégance et la poésie, l'amour et les sollicitations de l'inconnaissable. Pourquoi n'avoir pas jetté par-dessus bord tant d'exquises fragilités, tant de tristesses, sentimentales sans qu'elles en aient l'air, qui nous retiennent dans le brouillard, car le brouillard donne l'illusion de l'infini ? Au centre de espace réservé à nos jeux désespérés, on placerait un soleil polaire, un chiffre, une phrase musicale etc., mais pas un corps de femme, non, pas çà, pas çà...

Vous me répondrez peut-être que ce sont les hommes faibles qui vitupèrent contre la fatalité. Comment puis-je prouver que j'ai raison quand je parle d'exiler de nos paradis nos compagnes ? Vous m'objecterez que c'est une messagère mystérieuse, et non un soleil, qui vous a enseigné la tendresse et que moi-même j'ai suivi cette messagère dans le jardin profond d'un rêve.

Oui, tout celà est vrai. Il ne nous est pas possible de savoir si les femmes ont une âme dont l'essence est identique à celle de la nôtre mais, de toute éternité, nous placerons néanmoins sur leur bouche nos plus émouvantes paroles, nous remettrons entre leurs mains des trésors dont nous ne nous dessaisirions pas entre les mains de Dieu, nous apprendrons d'elles des vérités qui ne les auront même pas effleurées.

Les femmes sont nos étoiles.

Dernière Lettre

Je me suis relevé au milieu de la nuit, j'ai enfilé une robe de chambre et j'écris sur un coin de table une lettre incohérente. La fièvre tire mes joues. Je pose ma plume au bout de chaque ligne et je passe ma main sur mes yeux pour apaiser les brûlures que je sens s'étendre d'un coin à l'autre des paupières.

Dormir, il est inutile de dormir. Je me suis couché tôt et le sommeil est venu avec son lot de cauchemars. Instinctivement, pour échapper à des peines obscures, je me suis éveillé. Mais la réalité est plus terrible que le rêve.

Où suis-je? Quelle est cette douleur qui emplit tout mon être comme l'eau emplit un vase, jusqu'au col ? Que s'est-il passé, quelle maladie ai-je contractée depuis ce matin ?

Oh ! je divague, je suis heureux de divaguer. Il me semble que, dans le délire, je découvre un refuge nouveau, que je me protège avec des mots insignifiants.

Il y a un homme sur une route, menant pas le licol un cheval qui n'a que la taille d'un bouledogue. Il pleut à verse sur l'homme et sur la bête. Les gouttes d'eau forment un rideau qui ondule à perte de vue. La peau de l'homme fume comme celle des bœufs par les matins humides. Au-devant du couple, à sa droite, à sa gauche, il n'y a rien, moins que rien. La terre n'est pas visible, car les champs sont recouverts jusqu'à l'infini de nacre et de laque. Des feux follets scintillent et s'évanouissent.

Où va cet homme, où vais-je avec lui ?

Je sais que je ne peux aboutir qu'à des aveux complets. Puisque, tout de suite, j'ai montré mon trouble, je renonce à en cacher plus longtemps les raisons. Demain, après-demain, je relirai cette lettre et je jugerai si je dois vous la faire parvenir.

Comment vous raconter ce qui est arrivé ? Cet après-midi, vous avez eu une crise. J'étais là, seul avec vous, et pour la première fois, j'ai vu un fou. Je ne saurais dire exactement quels sont les changements qui ont affecté votre physionomie, car vous continuiez à parler avec naturel, mais je remarquai que vous vous transformiez de minute en minute. Votre voix de chaque jour vous devenait pour ainsi dire étrangère, parce que plus rien en vous, sauf cette voix, ne correspondait à votre réalité.

Puis, soudain, les mots sont retombés au fond de votre gorge. Vous vous êtes levé, mais pour vous renverser violemment sur une table qui se trouvait dans un angle de la pièce. Des tics nerveux déformaient votre visage, distordaient vos membres.

J'eus peur. Je voulus sonner. Dans ma précipitation, j'allumai l'électricité et une lumière jaune nous inonda tous deux. L'infirmier éteignit en entrant.

—Ce n'est rien, dit-il, il faut le déshabiller et le coucher.

Je voulus l'aider ; il m'écarta en m'assurant qu'il irait plus vite s'il n'était pas gêné. Je ne pouvais rien faire d'autre que de regarder. Une écrasante tristesse pesait sur mes pensées.

—Pendant deux jours il ne va plus rien voir, conclut l'infirmier quand vous fûtes entre les draps.

Et je partis avec ma souffrance. Je répétais : Folie, folie, folie... et, au fond de moi, une voix répondait : Maladie, maladie, maladie... Quelle désillusion ! Il me semblait que des mains, une multitude de mains invisibles, mais puissantes me happaient et me couchaient au milieu de la chaussée, là où les pavés sont durs et inégaux. Je sentais, sous mes omoplates, dans le creux de mes reins, pénétrer les pointes des pierres, rouler des cailloux arrachés de leur alvéole de ciment.

Comme je parlais à haute voix en marchant, des promeneurs me dévisageaient et se retournaient sur mon passage. Un enfant effrayé traversa la rue et se mit à courir sur le trottoir voisin. Un ouvrier me suivit en disant : — C'est un fou, ou un homme qui veut se suicider. — Je dus, pour m'en débarrasser, lui assurer que j'étais sain de corps et d'âme, que je n'avais pas l'intention d'attenter à mes jours et lui offrir un verre sur un comptoir de cristal.

Ce petit incident ramena quelque calme dans mon esprit. Je rentrai chez moi. Dans le courrier se trouvait une invitation à diner de la princesse Chimène à laquelle je me rendis. Les lumières et les femmes achevèrent de me restituer à moi-même. Je me crus assez fort pour affronter les solitudes du sommeil, car je me sentais fatigué, et je pris aussitôt congé des déesses slaves qui entouraient la maitresse de maison.

Maintenant, mon tourment est plus grand qu'à l'heure où je vous quittai. Le désenchantement craque sous mes dents comme une laitue amère et terreuse.

Le sommeil, en glissant de mes épaules, m'a laissé frissonnant et nu, misérable, haineux, saccadé.

C'est pourtant vrai que j'ai joué avec l'idée de folie! Je m'en suis servi comme d'un excitant cérébral, comme d'un aphrodisiaque de l'amitié; jusqu'au jour où une crise imprévue me plaça en face de la maladie, de votre maladie.

La maison de Saint-M... entre soudain par la fenêtre. Je la vois dans ses moindres détails. Le parc descend en pente douce, les arbres étendent leur ombre molle, le murmure des sources souterraines enchante le silence. Deux fenêtres, au rez-de-chaussée, s'éclairent. Un infirmier se hâte dans l'allée centrale du jardin. Je dis: — Pourquoi êtes-vous triste ? Et une voix mortellement désespérée me répond: — Je suis triste à cause de celà.

Pardonnez-moi si je n'ai pas compris ce que vous prétendiez m'enseigner par ces simples mots, car aujourd'hui je souffre autant que vous. Plus que vous peut-être? Vos gisez sans connaissance, et moi, je vis. Vous devenez aveugle pour quarante-huit heures et moi, je vois clair jusque dans le tréfond de ma conscience.

Pendant plusieurs mois, candidement, j'ai écrit des lettres que je pensais envoyer à un homme qui était fou. Je l'ai entretenu des choses ls plus graves et les plus légères, les plus évidentes et les moins avouables. Je lui ai confié les secrets de ma vie. Je l'ai soumis aux caprices de mon imagination, aux mouvements de mon cœur; je lui ai parlé de la musique, de la maturité, de l'argent, des nuits, de tout ce qui brille et qui s'efface, qui exalte, déprime ou renouvelle.

Mais je ne peux pas le dissimuler plus longtemps, c'est à l'homme sain que je m'adressais; alors qu'une étrange illusion me faisait croire que j'émouvais l'homme libéré de la raison, de l'équilibre. Le premier, seul, pouvait me comprendre et me répondre, car mes tentatives les plus hardies restaient logiques et humaines. Je m'en aperçois maintenant.

Il importe peu que je n'envoie pas cette lettre. L'essentiel, pour moi, est de me libérer, de me déshabiller et de me plonger dans le bain qui m'est nécessaire, fut-il de vapeur ou de boue.

Ah! je respire. La douleur a un avantage : elle donne la liberté. De quel secours peut m'être celui dont

l'intelligence s'est obscurcie au point de ne plus comprendre le bonjour de l'ami, ni l'adieu du jour ? Quelle grandeur découvrirai-je dans un corps que les spasmes dévorent comme des bêtes affamées ?

La folie est une basse réalité. Je me détourne des réalités. Et vous aussi, vous luttez contre elles. Je vous ai flatté, puis je vous renie. Quand vous le saurez, vous ne vous attristerez pas car, avant moi, vous avez repoussé ce que j'admirais.

Votre maladie a ressuscité une amitié qu'elle menace aujourd'hui de détruire. Le délire, tel un mur, s'élève entre nous et nous sépare. Les fusées noires de l'incohérence montent jusque dans le haut du ciel. Puis-je rien faire autre que d'user de patience? Voici que se lève le vent frais du matin, le vent qui lave et qui fortifie. Je me découvre une grande puissance d'attente. Je persévèrerai jusqu'à ce que vous reveniez vers moi, le visage pâli, la démarche lasse, mais porteur d'une intelligence et armé d'un cœur qui aime nos pauvres, et humbles, et saisissables choses humaines.

Alfred COLLING.

La Patrie Méditerranéenne (1)

Au plus chaud de juillet, envahie de matelots permissionnaires, la gare de Toulon devient un centre d'abordage; les wagons y ressemblent à des bateaux menacés par la flibuste; chaque portière est un sabord où surgissent des visages exaltés par le soleil et par la délivrance.

Dans les compartiments transformés en postes d'équipage, je les ai vus, les gars de la marine, bientôt engourdis par la chaleur de la méridienne, s'endormir l'un à l'autre appuyés. Finis les airs de pirates: plus de chemisettes, des poitrines découvertes, la jeunesse de plusieurs gorges sur quoi s'inclinent des figures adolescentes, des touffeurs de cheveux bruns et de boucles dorées, la tête de l'un sur les genoux de l'autre et des épaules embrassées, ici un pied en l'air pendant de la barre d'appui où la jambe se ploie, là les doigts d'une main accrochés aux mailles du filet d'où l'arabesque bleue des tatouages revient, par le fleuve du bras, joindre les veines du tricot sur les plages du torse, — tant de membrures confondues, c'était beau comme une arborescence palpitante au fond de la mer des tropiques.

O silence émouvant du sommeil! Dans ces corps enlacés, je croyais voir doucement respirer l'innocence du monde et la fraternité des hommes.

Mais il suffit soudain d'une petite gare retentissante de cigales et d'essieux, pour réveiller la bordée, pour

---

(1) Au moment où l'on semble, en certains milieux, redécouvrir la Méditerranée, où M. le Ministre de l'Education Nationale fonde le Centre Universitaire méditerranéen de Nice dont l'administrateur, M. Paul Valéry, vient d'établir le programme, il nous parait opportun de publier ce texte de Gabriel Audisio dont presque tout l'œuvre est imbu de cet esprit méditerranéen qui anime depuis longtemps notre revue. Le texte d'Audisio doit d'ailleurs faire partie d'un ouvrage, à paraître prochainement, qui constituera comme une « connaissance lyrique » de la Méditerranée. (N. D. L. R.)

faire bondir les séculaires antinomies: à leur verbe fort je reconnus celui qui tout à l'heure dormait en niçois, celui qui dormait en alsacien, sans compter les Bretons ni ceux de Ménilmuche. Et du même coup je compris que le pompon rouge et le col bleu de la Flotte ne font pas une communauté charnelle. Entre eux la querelle et l'injure avaient déclenché leurs feux de salve du nord au sud, du sud au nord, chacune dans son langage; et le patois de la ville hier encore italienne mitraillant celui de la province naguère allemande, n'hésitait pas à proclamer « que, ces étrangers, on devrait bien les obliger à parler français! » C'est ce qu'on appelle une nation...

J'ai vu aussi, dans l'entrepont d'un navire italien, les Toscans se moquer des Napolitains: c'était la même dispute qu'entre nos *chtimis* et nos *mocos*. Mais si je leur parlais de mon pays, du coup, sans hésiter, carabiniers ou négociants de Toscane ou de Campanie me répondaient que nous sommes tous frères, depuis Algésiras jusqu'à Messine, en passant par Marseille. C'est ce qu'on appelle une race.

Ils avaient bien raison, ces passagers d'un modeste service insulaire, quelque part entre la Corse et Livourne, parmi des rochers à l'ancre où dérivent tant de souvenirs communs, dans les eaux des Médicis et de Bonaparte. Il n'y a pas que l'Idée et l'Abstrait, pour parler comme Monsieur Benda, philosophe, qui puissent travailler à l'unification de l'Europe et du Monde. Des réalités aussi concrètes que les similitudes méditerranéennes sont aptes à faire mûrir, par leur seule existence et sans la forcerie des pensées, l'unité d'un nouveau monde autour de cette mer qui a connu plusieurs fois son propre rassemblement. Exemple qui vaut ce qu'il vaut: l'Algérie (je ne dis pas l'Algérie *conquise* mais l'Algérie *colonisée*) est beaucoup moins le résultat d'une « idée » que d'une naturelle confusion des sangs.

Sans doute les voies de l'ethnographie et de l'anthropologie sont-elles insondables et leurs mystères féconds en controverses. Mais c'est assez pour moi que mes intuitions lyriques puissent s'alimenter à leurs hypothèses. Si des mesures de crânes et la découverte d'une poignée d'ossements conduisent quelques savants à l'existence d'une « race méditerranéenne » (qu'ils dénommeront peut-être « race de Sergi » ou

« race ibéro-ligure », peu m'importe), si d'autres vont déclarant que les Berbères, en des âges lointains, ont aussi bien peuplé l'Europe méridionale que le nord de l'Afrique, je me sens plus à l'aise pour traiter de Kabyle un Corse, pour gratifier d'un rien de lybique les « luciani » du Vésuve!

Et il me plaît que Victor Bérard pousse le culte des Phéniciens jusqu'à leur accorder l'empire de toute la mer homérique, et davantage qu'un Milosz, encore plus ingénieux en étymologie que Bérard lui-même (ce qui n'est pas dire peu) découvre au peuple Juif des origines ibériques. Nous voici franchement plongés dans le chaudron où mijote « le sang des races », avec une sauce plus piquante en vérité que la soupe un peu épaisse où M. Louis Bertrand trempa sa cuiller à pot.

Ah ! Que l'on nous fasse grâce de la trop facile *latinité!* La politique, la littérature, le sentiment se la disputent. On sait avec quelle allégresse l'éminent hagiographe d'Augustin d'Hippone supprime les douze siècles d'Islam qui ont pesé sur le Maghreb, avec quelle foi naïve il fait appel à la conscience latine des musulmans nord-africains. Je n'ai guère plus d'indulgence pour les autres généralisations qu'on impose à ma mer, l'héllénique ou la phénicienne: pour moi, les thalassocraties orientales, le miracle grec, l'empire romain, la catholicité, et, plus près de nous les chimères d'un Charles-Quint, d'un Napoléon, d'un Mussolini lui-même, ne sont que des « moments », des aspects transitoires de l'éternelle Méditerranée.

Mais c'est à cette latinité surtout que j'en ai, polémique et provocante. Je regarde bien ma race et je trouve qu'elle n'en conserve pas grand' chose. Sur nos vieux peuples de la côte, mal encaqués par Rome, depuis les Ligures jusqu'aux Catalans, tant de navigateurs venus de tous les ports lointains ont renversé tant d'urnes confondues, Latinite ! que tu t'évapores en fumée, comme l'eau sur le fer rougi. Et quand on songe à ces tribus mystérieuses, les sardes et les baléares, qui n'ont eu d'origine qu'en soi-même, et à ce je ne sais quoi de juif et peut-être de nègre... « Mon sang arabe et mon sang phénicien », comme chante le marseillais Brauquier...

Confusions qui font une race, — dites « pure », si cela vous plaît! La mienne, celle que je nommerai plutôt « mon peuple », a de multiples visages comme

tout ce qui vit, et son authenticité repose, comme toutes les vérités, sur un amalgame d'antécédents suspects. C'est bien ce qui me régale en Cagayous, le Panurge algérois, sang-mêlé au langage fait de français, d'arabe, d'espagnol et de tous les dialectes méditerranéens.

Sont-ce là de faibles caractères? Cette race est-elle trop vaguement définie? Il se peut, pour ceux qui n'en sont point. Mais moi, je garantis que je suis capable de la reconnaitre d'un seul œil, d'une seule oreille et au flair, dans n'importe quel coin du monde, en ses plus divers représentants! Dès le train parfois, qui me conduit vers le sud, vers Port-Vendres et Port-Bou, dès le wagon-restaurant, plein d'Espagnols et de Catalans, de Languedociens et de Berbères, y compris les admirables Juifs du Maghreb dont la parole, à portée de canon, ne trompe point le connaisseur. Et combien de fois, parisiens sans conviction, ne nous a-t-il pas suffi, mes amis, d'aller à la Gare de Lyon ou à la Gare d'Orsay, le soir, à l'heure où partent les rapides toutes classes, pour respirer l'air de notre climat? Ces trains, à peine touchée barre aux quais des Aubrais-Orléans ou de Laroche-Migennes, prennent une odeur de poivron, d'anisette et d'anchois, — et cet air de famille, assez indéfinissable... Cela ne s'exprime pas ? Cela se sent? Mais si! Pour le « compatriote », cela trouve son explication miraculeuse dans un col de matelot, dans un certain accent qui ferme les voyelles, dans une épaisseur roulée, quelque peu orientale, des lèvres, des narines...

Mes erreurs mêmes font compte. Je gravis le vallon de Bucelle, au-dessus de la Ciotat: un homme passe, roulant sur son charreton un fût de résine; il est de chez moi, de toute évidence, c'est mon compatriote méditerranéen, mais typiquement avec la nuance « midi de la France ». Je devrais l'interpeller, pour la règle, en français « naturel », en français du midi, ou mieux en provençal. Quel chatouillement me pousse à lui dire d'abord quelques mots piémontais? Il me répond en Catalan! A la Ciotat, Bouches-du-Rhône.

Affaire de famille, si l'on veut. Je ne cherche à convaincre personne. Si « les autres » n'en ont cure, je parle pour « les miens », et si les miens eux-mêmes s'en moquent, comme il se peut, je chante pour moi-même.... Comme j'écrivis naguère: « Il n'y a qu'une

mer : la Méditerranée », je veux aujourd'hui spécifier que, pour les peuples de cette mer, il n'y a qu'une vraie patrie, cette mer elle-même, la Méditerranée.

Deux insulaires sont moins séparés par dix jours de navigation que deux ruraux par dix kilomètres de hauteurs. Ni le vent, qui est éphémère, ni le sol, qui est engourdi, ne réunissent comme l'eau, qui est mouvement dans le temps et dans l'espace : une durée liquide. Un marinier de Toulon est plus près d'un pêcheur chypriote que d'un paysan dauphinois. Un bateau est un bateau, avec ses qualités nautiques; une mer est une mer, avec sa navigabilité; un climat maritime a ses propres exigences, un mode d'habitat et d'alimentation conditionne aujourd'hui comme hier les mêmes comportements humains, qui sont eux-mêmes commandés par d'identiques circonstances naturelles.

C'est le mérite de Victor Bérard d'avoir compris que la Méditerranée n'a point changé, ni ses usages, ni ses populations, et que, pour comprendre l'Odyssée, il fallait juger sur place, en homme de mer, tenant en mains les Instructions Nautiques de la Marine marchande. C'est cet esprit qui lui a permis de retrouver sans cesse sous « le merveilleux » la vérité humaine. Vérité que je respire, mois, depuis toujours, comme l'air salin, sans effort, et sans besoin de preuves, parce que *je crois*. Je crois à l'unité méditerranéenne.

Puissances et vertiges du sentiment, romance ? A qui me fera ce reproche, je ne serai pourtant pas en peine d'opposer un luxueux appareil d'arguments, sans goût, par un vieux scrupule d'honnêteté documentaire et un incurable respect pour les bonnets carrés... Les découvertes de la poésie sont tellement plus sûres et plus fécondes! Tant pis, allons-y, place au théâtre ! Place au ballet des « données » de l'histoire, de la géologie, de l'ethnographie, de l'archéologie, de l'anthropologie, que sais-je encore, qui viennent par troupes et grands renforts pousser sur le bélier!

Plaisons-nous donc à entendre l'érudition concerter savamment autour de ma rapsodie, à trouver dans les bouquins « sérieux » des phrases de ce ton :

« La Méditerranée a souvent divisé ses riverains ; elle ne les a jamais séparés. Elle les a souvent mises aux prises; elle ne les a jamais empêchés de se connaître et de se fréquenter, que ce fût pour échanger

des marchandises ou des coups. » Par M. F. Charles-Roux, ambassadeur de France, s'il vous plaît. (1)

Celle-ci encore:

« La Méditerranée à nulle époque ne fut une barrière ». Par M. Fernand Benoit, archiviste paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, je vous prie, et autres titres considérables (2). Et l'auteur, qui traite de l'Afrique du Nord, y cherchera les preuves qu'elle fournit de notre unité méditerranéenne, par sa soumission aux diverses civilisations qui ont régné sur elle, des Phéniciens aux Français; à sa manière, il vous démontrera que les « similitudes amies » sont la grande loi de la Méditerranée, d'un bord à l'autre, et que ce qui divise, croit-on, en fait marque seulement des nuances exquises entre les éternelles parentés. A nous plus que jamais, « la superposition de la catégorie du *Même* à celle de l'*Autre* »! (Par M. Julien Benda, philosophe).

Et l'on vous rappellera que le Maghreb est « une île », selon le mot des Arabes, isolé du continent noir par le Sahara, et dont les rivages sont « des portes éternellement ouvertes » qui le rapprochent davantage des autres peuples de la mer que de son hinterland (3). Et l'on verra venir à la rescousse Dame Anthropologie qui atteste la présence, sur les deux côtés de la mer, des mêmes « outillages lithiques », des mêmes types humains dolycocéphales, brachycéphales ou négroïdes. Bravo! Et Sainte Géographie vous confiera que le système montagneux du Maghreb a le même faciès que ceux de l'Europe méridionale auxquels il se raccorde. Parfait ! Pour moi, j'avais senti tout cela en mangeant des anchois de maille sur les rochers de l'Estaque (Bouches-du-Rhône) et à Collo (département de Constantine).

Et l'Histoire, la solennelle Histoire, que ne dira-t-elle pas, si vous lui donnez la tribune? Elle dira que les pays de la Méditerranée occidentale ont changé sans cesse de domination; que l'Italie du Sud fut espagnole,

(1) *France et Afrique du Nord avant* 1830, (Alcan 1932) page 10.

(2) *L'Afrique méditerranéenne,* (Les Beaux-Arts 1931), page 3.

(3) C'est un point sur lequel je me permets d'attirer l'attention de M. Paul Valéry. Dans son programme, il nous dit que la Méditerranée est bordée par trois parties du monde. Non, le Maghreb n'est *pas encore* l'Afrique, pas plus que l'Espagne ne l'est *déjà,* malgré Gautier : l'Afrique commence au Sahara. La Turquie, la Syrie ne sont pas l'Asie : l'Asie commence au plateau de l'Iran.

que les Aragonais régnèrent sur notre Languedoc, sur la Sicile, Naples, la Sardaigne et la Corse; le langage de ces îles, la vêture et plusieurs comportements en gardent la trace: à Bonifacio de Corse les longs courriers passent sous « l'escalier du roi d'Aragon », — non loin d'Iglesias de Sardaigne, au nom castillan, c'est un patois compris des Catalans que l'on parle, — à Cagliari tu t'asseois dans les mêmes fauteuils cordés qu'aux Baléares et en Alger, — les dames napolitaines sont aussi proprement recluses que des Andalouses, que des mauresques... Rien n'y parait moins étranger. Les nations passent, la substance des pays demeure.

Ce roi d'Aragon lui-même, plusieurs fois nommé, qui reprit les Baléares aux Mores, était Seigneur de Montpellier, et les Mayorquins parlent un dialecte que les vignerons du Minervois entendent. Provençaux, voici la coupe qui nous vint des Catalans... Et notre Catalogne, en quoi diffère-t-elle de l'autre? La Corse fut génoise et la Provence indépendante. Jeanne d'Arc était au ciel depuis cinquante ans quand ma bonne ville de Marseille se réunit à la France! Au Moyen-Age « les Francs » fondèrent en Grèce leurs royaumes d'Achaïe et de Morée: Lacédémone fut Lacrémonie. La France encore a régné sur Minorque et les Mahonnais à leur tour ont créé les jardins d'Algérie. Ah! n'oublions jamais ce frère de Saint Louis, Charles d'Anjou qui fut comte de Provence, Seigneur de Marseille, Roi de Naples et de Sicile, et dont le sceptre n'était en rien soumis à celui du Juge de Vincennes. Pensons à ce Département de la Méditerranée, si bien nommé, que la Révolution française avait créé sur les bords des mers de Ligurie et de Toscane. Toujours sa disparition m'affectera; je ne m'en console qu'en instituant, à mon usage personnel, une province du même nom avec nos trois possessions de l'Afrique du Nord: Algérie, Tunisie et Maroc, ou la Province de Méditerranée...

Non, la Méditerranée n'a jamais séparé ses riverains. Même les grandes divisions de la Foi et ce conflit spirituel de l'Orient et de l'Occident, la mer ne les a pas exaltés en creusant une fosse, au contraire adoucis en les réunissant au sommet sensible d'un flot de sagesse, au point suprême de l'équilibre.

Du temps de Charlemagne qui convertissait les Saxons à la hache, l'Occident n'était pas sans faire quelques grâces aux suppôts de Mahom : on connait l'his-

toire de l'éléphant et de la pendule, du drogman Isaac et des comtes Lantfried et Sigismond. Ailleurs je m'en suis expliqué (1), faisant appel aux Juifs et aux Marseillais, agents de liaison éternels, — au trafic marin, au négoce, à la vente et à l'achat des denrées exotiques qui ne se sont jamais embarrassés des guerres ni des religions pour faire leurs petites et leurs grandes affaires. Le Saint-Sépulcre, des évêques, des moines, Magdalvé, Arulfe et Saint Bercaire viennent témoigner ici, et les pélerins, et les reliques (la Vraie Croix et les Epines), et Fos, et Arles, et Marseille qui n'ont pas attendu les fresques de Puvis de Chavannes pour être les Portes de l'Orient, avec leurs entrepôts de baume et de papyrus hier, comme aujourd'hui la boutique arménienne d'Akinian, quelque part vers la rue Vacon ou la rue du Jeune Anacharsis, où règnent l'abricot de Damas et le loukoum de Tripoli, les olives de Calamata et le mastic en grains, les anchois de Salonique et le foul d'Egypte, le yalandji-dolma et le djevouslisoudjouc... Feuilles de vigne farcies au riz et saucissons de noix avec du jus de raisin, vous avez une odeur des parfums d'Arabie...

Même en plein Moyen-Age, à l'époque des Croisades, où la passion religieuse aurait dû provoquer un méchant divorce, les combinaisons du négoce assurèrent la liaison. Les Croisades ne sont pas une rupture entre l'Orient et l'Occident, bien au contraire un trait d'union. Il n'en fut pas autrement sous le François 1er des Echelles et le Bonaparte des Pyramides. L'un fait venir amicalement les corsaires africains à Toulon, l'autre part de Toulon pour nous ramener des mamelucks et un style. Si Kheïreddin Barberousse, au cours d'une occupation fameuse, n'a pas dû se sentir dépaysé (et il était peut-être grec!) sur le littoral des Maures, soyons sûrs que, pendant deux siècles avant 1830, les Marseillais se sont toujours sentis chez eux aux Concessions barbaresques, et si parfois le torchon brûlait au Bastion de La Calle ou dans la kasba d'Alger, cela tenait moins à la race et à la croyance qu'au doit et à l'avoir, à l'import et à l'export, à des créances de juifs, à des accaparements sans vergogne de fournisseurs aux armées.

---

(1) *La Vie de Haroun-al-Raschid* (qui est aussi un livre « sérieux », somme toute...), librairie Gallimard, 1930, pages 120-121.

Quoi encore? C'en est assez, foin de tous ces parchemins et discours de pédant! Je sais et je répète que les pays de la Méditerranée ont toujours été faits pour s'agréger l'un à l'autre aussi naturellement que la vigne à l'olivier se marie. Il a fallu notre sens moderne des nationalités, et son exaltation contemporaine, pour rompre en apparence cet enchantement. Ce nationalisme que je ne voudrais pas voir reparaître dans notre fameux centre universitaire de Nice: d'avance je proteste contre « la mar nostre » des Provençaux, contre « il mare nostro » des Italiens, mauvais héritage de « mare nostrum », des Latins. A chacun la sienne, c'est-à-dire y compris celle des autres? Non, il n'y a *qu'une* Méditerranée. D'ailleurs rien ne m'empêchera d'avoir toujours les yeux du cœur fixés sur le phare le plus émouvant que mes frères aient allumé: le monument que les Gênois élevèrent en leur ville « al mar amico », symbole de la race bleue d'où je suis issu, *la mer amie,* notre amie, Notre Mère la Mer, aux pieds de qui je prononce mon crédo: si la France est ma nation, si Marseille est ma cité, — ma patrie, c'est la mer, la Méditerranée de bout en bout.

Gabriel AUDISIO.

La Nuit Africaine

J'avais manqué mon bateau exprès pour ne pas retourner dans l'île, pour rester dans la ville aux lampes. Ce soir-là Dakar présentait pour moi l'attrait d'une orange mûre, et je souriais en songeant à mon ami resté dans la petite île plantée de baobabs et de dattiers géants. Je remontais les avenues d'un pas alerte, clignant de l'œil au rouge des flamboyants, évitant d'écraser les caméléons craintifs, tombés des arbres. La caractéristique de ma promenade était d'être sans but, car je ne savais pas encore où j'allais diner, et je m'arrêtais devant chaque boutique anglaise pour entendre le parler chantant et humer le parfum des cigarettes. Dans le quartier Syrien j'achetai un bracelet de verroterie et un petit mouchoir bariolé; dans la case en planches de l'épicier nègre, trois noix de kola. Maintenant que la chaloupe était partie, je pouvais retourner vers le port sans craindre d'avoir la tentation d'y monter. J'avançai sur la digue, m'arrêtant à chaque pêcheur nègre. Presque assoupis, ils maintenaient leurs lignes entre leurs doigts de pieds, et semblaient hors du monde. La nuit lentement brunissait les choses. Quand je rentrai dans Dakar, la vie était déjà en veilleuse et le jaune des tas de cachuètes s'était éteint.

J'écartai d'une main les palmes pointues, et m'arrêtai un instant pour écouter assourdi, le bruit des vagues sur la digue.

*
* *

Quand je rentrai dans l'île, son calme me surprit. Je dus avant d'arriver chez moi, traverser le village. J'avançais avec fatigue à travers les rues sableuses, emplies d'ombre. Je passai, sans la regarder, devant

la vieille église, qui sentait l'encens et les figues fraîches. A un coude soudain, j'aperçus ma maison derrière trois baobabs. Mon ami, assis sur la véranda, m'attendait. Déjà le soleil pesait sur les choses, et les colibris endormis sur les branches n'avaient plus la force de voler. Quand j'arrivai au sommet de l'escalier le boy venait justement de laisser tomber ma tasse de porcelaine précieuse. Il ramassa les morceaux d'un air contrit, et essaya machinalement de les rajuster. Mais je ne lui flanquai pas mon pied au derrière, ce dont il dut me savoir gré, car il s'écroula à mes pieds, m'offrant sa vie dont je n'avais que faire.

La nuit revint, discrète mais inévitable. Elle eut lieu sans péripéties et dans le silence le plus complet. Le village resta sans lumières, et le seul bruit que j'entendis fut le petit sifflement admiratif d'un serpent qui rêvait aux étoiles.

IMAGES

Tu es beau comme un filon de quartz au soleil. Quand je t'ai rencontré pour la première fois, sur le port, tu étais habillé comme un marin hollandais, et tes yeux pâles me regardèrent.

Je ne te connaissais pas encore. Maintenant que l'amitié nous resserre, tu as perdu ton air distant et tu ne crains pas de me frapper sur l'épaule.

Nous avons fait seulement deux traversées ensemble: C'est là que j'appris à te connaître: La première fois dans les eaux sénégalaises, couchés à l'ombre, sur le pont, derrière les toiles protectrices. Plus tard sur la Manche grise.

Tu préférais les pays de soleil où tu promenais avec arrogance la pâleur de ton teint, le charme humide de ton sourire. Je me rappelle le temps passé à discourir, dans les branches des figuiers sauvages, quand tu grimpais aux troncs lisses des papayers et que tu secouais avec violence les arbres à ricin.

Je me rappelle aussi la petite mosquée au bord de la mer, surmontée de son croissant de lune. Souvent nous venions nous asseoir sur les nattes jaunes et tu essayais de déchiffrer les inscriptions arabes sur les murs.

J'évoque nos promenades à travers les rochers bruns, sur les herbes brûlées, hérissées de cactus, quand nous goûtions aux figues de barbarie. C'est au

cours d'une de ces promenades que nous fîmes deux rencontres. La première un serpent. Nous le tuâmes. La seconde, un vieux nègre couvert de gri-gris, ses pieds osseux dans des babouches en loques et qui nous offrit des pains de singes à la saveur acide. Et puis ces nuits dakaroises, chaudes, zébrées par la lueur du phare à éclipses.

Encore ces promenades en pirogues des nuits obscures, sur l'eau doucement clapotante. L'arrivée silencieuse près du wharf, le saut sur le sable humide. Nous arrivions près de notre maison, nous nous arrêtions avant d'entrer, et de notre jardin, arrivait toute chaude, l'odeur des mangues et des lauriers roses.

Kléber HAEDENS.

Lawrence Panthéiste
et l'Antiquité Païenne

Le succès, ou le scandale, provoqué en France par la publication des premiers romans de Lawrence, les discussions que souleva leur apparition, risquent de nous laisser de cet auteur, momentanément du moins, une image un peu trop particulière. Il est à craindre que beaucoup ne considèrent en lui que le spécialiste des descriptions audacieuses de l'amour charnel. Or ce serait négliger chez le grand romancier anglais de multiples aspects, tous cohérents, sans lesquels nous ne pouvons nous faire une juste idée de sa personnalité.

Que Lawrence ait été hanté par le problème sexuel, cela ne fait aucun doute. C'est parce que certaines questions se posent à eux d'une manière plus pressante et plus tragique qu'il est donné à certains hommes de les résoudre non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour nous. Cependant, méconnaître les opinions de Lawrence sur les autres manifestations de la vie aurait pour conséquence de nous priver d'aperçus extrêmement originaux et surtout de fausser l'esprit des passages qu'il a consacrés à l'amour en les retranchant de leur source.

Lawrence fut un écrivain indépendant, mais il s'est cru beaucoup plus dégagé de toute influence et de toute tradition qu'il n'était en réalité. Il n'apparait pas qu'il ait reconnu avoir d'abord suivi dans son développement spirituel quelques uns des sentiers tracés par ses aînés, ni qu'il ait avoué telle ou telle influence, telle ou telle filiation. Pur intuitif, Lawrence, comme tous les tempéraments puissants, sentait se lever toutes choses neuves du fond de lui-même, et, de ce qui naissait ainsi en lui, il éprouvait une rupture avec le passé. Les

influences que nous reconnaissons en lui il semble les avoir subies à son insu et par un phénomène d'ambiance. Ambiance ou Nietsche, Walt Whitman, Freud, Bergson même ont leur part. Il nous fait comprendre l'inquiétude qui, à l'origine, apparente des esprits aussi éloignés, et nous voyons que les divergences de leurs réponses ne sont pas irréductibles. Ainsi, sans doute, se dessineront plus tard, cohérents et évidents, les traits épars et souvent contradictoires d'une époque trop proche de nous pour que nous puissions la juger.

Pour aucun de ceux que nous avons cités, Nietzsche, Freud ou Bergson, Lawrence ne montre d'admiration et, en certaines pages, il lui est même arrivé de citer leurs noms avec une nuance de raillerie. Ainsi Lawrence n'a nullement subi l'influence de Freud comme on serait tenté de le croire. Les idées de Lawrence sur l'inconscient et la sexualité étaient déjà parvenues à leur maturité lorsque l'influence des théories de Freud commença de se répandre. Comment d'ailleurs, lorsqu'elle lui fut révélée, l'œuvre d'analyse impitoyable de Freud n'aurait-elle pas répugné à Lawrence qui, dans tous ses livres exalte la vie complète dans son jaillissement spontané ? Et cependant tous les deux aboutissent à des positions voisines. Lawrence, directement, par la synthèse artistique du roman, rejoint cette même région où Freud, pas à pas, s'est laissé guider par l'analyse.

Le rapprochement que nous faisons entre ces écrivains peut, au premier abord, étonner et sembler arbitraire. Aussi préciserons nous notre pensée.

Nous reconnaissons entre eux, dans le domaine poétique, imaginatif, philosophique ou scientifique, une même tendance, une même aspiration vers l'unité retrouvée par eux dans la *vie* indivisible, aspiration à laquelle chacun d'eux répond par les moyens que son tempérament particulier lui fournit. Leurs positions intérieures originelles sont semblables, leurs regards sont tournés vers le même point. Ainsi, l'idéal de vie surhumaine vers lequel Nietzsche veut nous conduire par l'énergie envers nous-mêmes et la dureté envers autrui, le sensualisme mystique et en un certain sens « ascétique » par lequel Gide rouvrait les yeux à sa génération et l'invitait à se perdre dans « cet immense

monde de délices » (1) qui nous entoure, l'exaltation imaginative et sensuelle par laquelle Walt Whitman tentait de sympathiser avec tout l'univers pour ensuite retrouver ce même univers en soi dans le battement de son propre sang (2), la grandiose conception bergsonienne de l'Elan Vital avec sa signification dynamique, la Joie dont exulte toute l'œuvre de Claudel, le courage insigne et l'héroïque bonne volonté qui se dégagent de celle de Péguy ne sont que les diverses parties d'un immense plaidoyer en faveur de la vie, en réaction contre l'intellectualisme et la logique formelle. Tous s'unissent en une multiple exhortation à respecter la vie mystérieuse qui se manifeste en nous et, dans la nature, autour de nous, en un engagement pressant de vivre davantage et de répondre à cet élan que nous contenons en nous-mêmes.

Or, ce « parti de la vie » s'il est ainsi permis de le nommer, Lawrence y adhère sans détours et avec une simplicité d'expression presque rudimentaire qui étonne et choque au premier abord mais bientôt nous entraîne. Son ton direct, son mépris des périphrases, l'ont fait juger « primaire » et lui ont aliéné certains esprits avec lesquels il devait naturellement s'accorder. Tout ce qui peut diviser ces écrivains étrangers les uns aux autres nous semble pourtant moins essentiel que le trait qui les rassemble et qui fera sans doute qu'aux yeux des générations futures ils apparaîtront tous, côte à côte, dessinant le profil de leur époque plus net et plus précis au fur et à mesure que leurs propres visages s'estomperont dans le recul des temps. Que leurs divergences irréductibles pèseront peu alors! Dès maintenant, il semble qu'elles ne proviennent que d'un ajustement imparfait du langage et des concepts sur lesquels leurs génies divers se sont exercés comme sur une sorte de « puzzle » aux combinaisons infinies.

Ainsi de toutes les querelles philosophiques. A l'origine de la plupart de celles-ci nous trouverions un désaccord dans l'expression plutôt qu'un désaccord de pensée. Toutes les théories, tous les systèmes, toutes les écoles peuvent se réduire grossièrement à deux

---

(1) William Blacke cité par Gide.

(2) Nous avons plus particulièrement présent à l'esprit le poème intitulé : Chant de moi-même.

grands partis opposés l'un à l'autre. L'un considère en le « spirituel » la seule réalité dont la vie n'est qu'une manifestation plus ou moins entravée. L'autre ne voit dans cette même vie qu'un enchaînement de phénomènes et de cette conception il prétend se contenter. Quoiqu'en pense le plus grand nombre, Freud n'appartient pas au second mais au premier de ces partis, à celui du « spirituel ».

Appartenant à la génération qui succède plus ou moins immédiatement à celle de ces grands hommes, Lawrence porte en lui le trait commun qui les réunit: le retour à l'instinct et aux forces cachées qui, au delà de la conscience, soutiennent l'homme et le font vivre, le désir, après tant de siècles d'isolement, d'une communion plus étroite avec cette nature qui environne l'homme et l'investit.

Les problèmes de la liberté intellectuelle et du retour à la Nature que l'esprit européen se posait depuis plus de trois cents ans et qui sont à l'origine de la Réforme et du Romantisme acquièrent aujourd'hui leur véritable sens. L'homme s'efforce en effet vers cette pure conscience qui, peut-être, comme le laissait entrevoir Bergson dans l'Evolution Créatrice, est le véritable but proposé à notre espèce. Mais, peu à peu, au cours de cette évolution, la vie se fait plus artificielle. Les puissantes racines qui unissaient l'homme à la terre et d'où la sève montait en lui se rompent ou se flétrissent. Entre le pur sensible et le pur spirituel un grand danger le menace. Il ne s'agit pas de s'élever de l'un à l'autre mais d'élever le sensible jusqu'au spirituel et de tenter d'atteindre à cette vie complète qui est celle même des grands mystiques.

L'homme est en étroite dépendance des êtres et des choses disposés autour de lui. C'est par une dangereuse erreur qu'il se voit comme un être isolé, séparé du reste du monde par des limites prcises. Il lui faut au contraire communier par la sympathie et l'amour avec toutes choses créées. Ce souci de sympathie (1) avec tout le sensible et tout le visible est la force même qui anime l'œuvre d'un Goethe, d'un Walt Whitman, d'un Claudel. C'est lui qui a dicté à Gide ses Nourritures Terrestres et à O. Wilde son De Profun-

---

(1) Rappellons le sens dans lequel Bergson emploie ce mot lorsqu'il écrit : « L'Instinct est Sympathie »

dis. Quelques très différents que soient les angles de vision sous lesquels se sont placés ces écrivains, c'est en ce sens qu'ils furent tous des mystiques et c'est en ce sens que Lawrence aussi le fut.

Nous voulons nous contenter dans les lignes qui vont suivre d'éclairer un instant la personnalité de Lawrence à la faveur de certaines de ses idées artistiques et montrer son attitude à l'égard de la civilisation antique.

Lawrence renoue, à la suite d'Oscar Wilde et de tant d'autres, cette tradition païenne dont les origines sont déjà anciennes dans la littérature anglaise et qui n'a cessé de se fortifier peu à peu en réaction inévitable et presque organique contre le puritanisme anglo-saxon. Mais, tandis que la culture gréco-latine est liée en France à la tradition catholique, elle garde en Angleterre une odeur de paganisme. C'est que l'Angleterre évangélisée plus tard que les pays latins a rompu dès le XVI[e] siècle avec l'influence catholique. Dans ces derniers pays au contraire, cette religion par le rôle qu'elle a joué dans la transmission des humanités et par l'empreinte dont elle marque si profondément tout ce qu'elle touche, s'interpose comme une sorte d'écran entre l'Antiquité et nous. Sans pouvoir l'expliquer nous voyons bien en quoi Shakespeare ou Shelley par exemple sont plus réellement païens d'esprit qu'un Ronsard, qu'un Chénier ou qu'un Renan.

Çà et là dans ses œuvres, mais plus particulièrement dans *Intentions* et surtout dans les dernières pages si célèbres de *De Profundis*, Oscar Wilde indiquait à ses contemporains, par delà le christianisme, le retour à l'esprit grec :

« Il me semble, écrivait-il, que tous nous contemplons trop la nature et vivons trop peu avec elle. Je discerne une grande raison dans l'attitude des Grecs. Jamais ils ne péroraient sur les soleils couchants ni ne disputaient pour savoir si les ombres sur les gazons étaient mauves ou non. Mais ils voyaient que la mer est pour le nageur et le sable pour les pieds du coureur. Ils aimaient les arbres pour l'ombre qu'ils projettent et la forêt pour son silence à l'heure de midi.

. . . .

En conséquence notre art est sans éclat, comme la lune, et s'amuse avec des ombres, alors que l'art grec a

l'éclat du soleil et traite directement des choses. J'ai la conviction qu'il est une purification dans les forces élémentaires et je veux retourner vers elles et vivre en leur présence. »

Ici Lawrence et Wilde se rencontrent mais, si les buts qu'ils nous proposent sont semblables, Lawrence pense que pour retrouver l'union complète de l'homme aux forces de la nature il faut remonter non pas aux Grecs mais au delà d'eux.

Sans doute il admire et respecte l'esprit grec. Athènes et la pierre fondamentale sur laquelle repose toute la civilisation blanche et, si fortement, que tout ce qui nous entoure, tout ce que nous sommes, devient sans elle *inimaginable*. Mais, cet esprit grec, il ne nous le propose pas en exemple. Il croit retrouver jusque dans l'intention originelle de la civilisation hellénique les germes imperceptibles de l'egocentrisme et du matérialisme qui ravagent le monde moderne. C'est à elle qu'il fait remonter la responsabilité d'un anthropomorphisme de plus en plus envahissant. Il y voit une tentative de l'homme de se hausser au-dessus de lui-même qui l'obligea de rompre les liens sacrés qui l'attachaient à l'univers. Répondant au « Connais-toi » de Socrate, l'homme grec, s'isolant déjà du reste de la création, tournait vers soi son regard. (1)

La philosophie de Socrate est à l'origine de toute notre civilisation occidentale. Le christianisme, loin de se substituer à elle, n'a fait que lui donner plus d'ampleur en reculant jusque dans l'infini les buts qu'elle nous propose. L'examen de conscience n'est qu'une forme plus précise du « Connais-toi » et le « Cogito » de Descartes en est le terme sans issue. L'ère socratique n'est pas close, nous y vivons toujours. Les manifestations les plus matérielles de nos civilisations telles que, par exemple, les excès du machinisme, ne sont que les conséquences lointaines de cette fermenta-

(1) Ces lignes étaient écrites avant l'apparition de la traduction française de : « Fantaisie de l'Inconscient ». Nous y trouvons la confirmation de ce que nous rous écrivions ici : « Nous avons besoin d'êtres réels efficaces, non pas conscients ». Le but final n'est pas de savoir mais d'être. Il n'y a jamais eu de précepte plus dangereux que le fameux : Connais-toi toi même. Et plus loin. « Certains hommes sont nés pour devenir hautement conscients. Mais pour la grande majorité des humains une pareille conscience mentale est tout simplement une catastrophe, une gangrène. Elle les empêche de vivre » Stok pages 81 et 82).

tion qui travaille les races blanches et dont le principe était caché dans la philosophie grecque.

L'homme appliqué à se chercher soi-même désapprend à connaître ce qui l'entoure. C'est au travers de soi qu'il voit le monde. Il tente de lui donner sa propre forme et de se l'asservir. Cet égocentrisme, les Grecs, sans doute, n'en souffrirent pas. Il n'était chez eux qu'en germe et ne s'est développé que plus tard. Ce n'est que dans l'âge moderne qu'il s'est fait menaçant. Aujourd'hui, l'homme, par l'extension de son Moi exclusif, a dédivinisé le monde.

Les grandes civilisations dont la nostalgie hante Lawrence ce ne sont ni celle de Rome, ni celle d'Athènes, avec leur paganisme superficiel auquel l'homme n'attachait plus qu'une valeur de symbole. Ce sont les civilisations plus anciennes de la Grèce primitive, et surtout de l'Egypte, de l'Assyrie et du Mexique, lorsque l'homme n'avait pas encore jeté autour de lui un regard méprisant.

Nous voulons citer ici un passage tiré d'un essai publié par Lawrence en 1925 et dans lequel le jugement qu'il porte sur l'art antique éclaire ce que nous écrivions plus haut.

« *J'aspire, au sens où l'entendaient les Grecs, à l'équilibre entre moi et le reste de l'univers. Mais l'équilibre grec fut encore trop exigeant.*

Lorsque le Grec parlait d'équilibre entre lui et le cheval, ou le bœuf, ou l'acanthe, c'était d'un état qui obligeait ceux-ci à devenir presque humains. Ce n'était plus alors équilibre mais anthropomorphisme et c'est l'anthropomorphisme qui, peu à peu, a rendu le monde ennuyeux et stupide. C'est ainsi que la sculpture grecque tendait peu à peu à l'ennui.

. . . .

L'équilibre, dans son vrai sens, tel que l'entendirent les Grecs à l'origine, résidait dans cet état de vivante parenté où, entre deux êtres, jaillit cette étrange étincelle qui, chez les anciens grecs, unissait l'homme à l'homme inconnu et à la femme inconnue et que nous retrouvons dans les Apollons doriques.

Chez les Egyptiens, l'étincelle qui relie l'homme à l'univers vivant fut allumée pour jamais dans les primitives, silencieuses et hiératiques statues de Pharaons qu'ils nous ont laissées. « *C'est l'effigie de l'âme*

d'un homme » a-t-on dit. Mais qu'est-ce que l'âme d'un homme sinon cette chose qui est en lui solitaire et suspendue en union avec le reste du monde — non pas isolée et retranchée? C'est des Grecs que vint la première rupture et la réapparition de Rodin fut vraiment un renouement intellectuel.

Lorsque les premiers Egyptiens au contraire sculptaient l'épervier ou le chat, lorsqu'ils peignaient l'oiseau, le bœuf ou l'homme, lorsque les Assyriens sculptaient une lionne, lorsque les Hindous peignaient l'oie, l'éléphant ou le lotus, lorsque l'homme des cavernes sculptait sur les parois de la grotte la renne ou le bison qui charge, oh alors, merveille de la relation vivante par quoi s'unissait l'homme à son objet! Que ce fut un homme ou une femme, un oiseau, une bête, une fleur, ou un rocher, ou la pluie l'exquis et fragile moment de pure conjonction entre l'homme et ces choses! Rencontre en dehors du temps et dans la quatrième dimension.

Un épervier égyptien, la peinture chinoise d'un chameau, la sculpture assyrienne d'un lion, l'idole africaine d'une femme enceinte, un serpent aztèque, un Apollon dorique ou encore le dessin préhistorique d'un mammouth, autant de parfaits instants de pure union de l'homme avec toutes les créatures de cet univers qui est nôtre. Et puisque nous parlons de l'homme des cavernes, voyez comme ces « demi-singes » d'Altamira arrivaient à peindre délicatement la femelle du bison qui charge avec sa mamelle qui se balance, ou le daim qui broute, ou quelque mammouth antédiluvien plongé dans la contemplation.

Art le plus haut et le plus pur, égal à celui de Platon et d'un degré de civilisation plus avancé que celui de Burne-Jones. Est-il rien qui puisse mieux servir à écrire l'histoire au rebours de M. Wells et qui puisse mieux prouver combien depuis lors, par notre manque de regard sur le monde, nous avons pu dégénérer. »

Lawrence admire les marbres de Praxitèle mais il trouve à leur perfection quelque chose de trop doucereux. Les délicats et mystérieux dessins qui apparaissent sur la paroi de la grotte préhistorique l'émeuvent davantage. Ces têtes de chevaux si expressives qui animent les frises du Parthénon, Lawrence les trouve trop humaines.

En maints endroits de son œuvre nous découvrirons chez lui une vision neuve, une compréhension directe de tout ce qui nous entoure: objets, arbres, animaux, grandes forces de la nature divinisées. Il respecte les créatures, il craint de se les asservir. Il sait aimer avec une simplicité que nous avons perdue les chevaux, les vaches, les jeunes poussins qui viennent de naître. Les arbres de la forêt que guette la cognée du bucheron ce sont bien pour lui des êtres. Il accepte le monde et veut l'aimer tel qu'il est.

« Etre soi-même ». Cette formule du siècle dernier peut encore rester la nôtre mais il faut en renouveller le sens. Comment serons-nous nous-mêmes? Sera-ce en opposant notre moi au monde? Non certes. Lawrence croit que notre vie ne s'élargira, qu'elle ne se réalisera pleinement que si nous renonçons à nous affirmer nous-mêmes et acceptons le monde qui nous entoure. Ce monde, il faut que nous sachions le voir avec les yeux neufs de l'enfant. Si nous ne sommes pas semblables aux enfants le royaume des cieux nous reste fermé. Ce sera aussi par l'action. L'homme, par l'action, se détourne de soi pour agir autour de soi; il se quitte. En ce sens, il y a dans toute vie d'action une part de renoncement.

Il serait faux de ne voir en Lawrence qu'un païen. S'il reproche à l'homme moderne d'avoir rompu avec la conscience instinctive du sang sur laquelle reposait le paganisme de la haute antiquité il ne lui demande pas de répudier la conscience individuelle mais seulement de neutraliser les effets stérilisants de ses excès. Il croit que l'alliance des deux consciences permettrait à l'homme d'accéder à un stade de vie supérieur en tenant une juste balance entre l'intelligence et l'intuition. C'est cet équilibre qu'il réclame. Que l'homme tienne sa place dans la nature au milieu des êtres et des choses. Et surtout qu'il vive: « Cela seul est bon, cela seul est moral, écrivait-il, qui fait surgir en nous un flot de vie plus profond. Le mal est cela même qui le tarit en nous. »

René TRIENT.

Le passage cité dans le texte ainsi que la citation finale sont tirés d'un volume d'essais de D. H. Lawrence publié par les Editions The Centaur Press de Philadelphie : « Reflections on the Death of a porcupine and other essays » 1925. Edition limitée de 475 exemplaires.

Chroniques

ARNAUD DANDIEU

Sans doute aucun de ceux qui m'entourent, et de mon âge environ, ne suit exactement le même chemin que moi. Qu'importe! Ils n'en restent pas moins mes compagnons de route. Nous avons fréquemment les mêmes révoltes, nous nous opposons aux mêmes tendances idéologiques. J'éprouve le besoin de connaître leurs vues nouvelles, de sympathiser. Parmi eux, Arnaud Dandieu, était un ami.

Cher et doux ami ! Il portait une massive chevelure bouclée, qui descendait jusque dans le cou ; un chapeau mou, noir, rond, à bords immenses ; un pince-nez, relié par une chaîne de sécurité à l'oreille et qu'il n'enlevait jamais, sauf parfois rapidement pour en essuyer les verres. Il semblait alors que, pendant quelques secondes, toute lumière s'était éteinte ; la vie restait en suspens en lui, mais, le pince-nez remis en place, l'univers reprenait son équilibre. Lorsqu'il parlait, le monde me paraissait n'être fait que d'idées ; mais ces idées, par lui, vivaient, vibraient, devenaient charnelles et réelles. C'est qu'il possédait, bien si rare aujourd'hui, une culture générale. Est-ce parce qu'il avait beaucoup lu, beaucoup appris, beaucoup retenu qu'il ressemblait au type traditionnel de l'intellectuel ?

Il comprenait pourtant, mieux que bien des jeunes écrivains d'allure sportive, notre époque moderne. La pensée prenait naturellement chez lui la forme de l'action, préparait l'action, devait y aboutir.

Depuis longtemps, il avait prévu l'orientation actuelle des grands mouvements sociaux et économiques en Europe et en Amérique. Le capitalisme correspondait pour lui à une époque close, mais il résistait vivement au marxisme, dont il avait d'ailleurs une connaissance plus approfondie que la plupart des communistes. Ainsi opposé à la fois au vieux libéralisme démocra-

tique et au matérialisme dialectique, il cherchait à défendre les droits de l'individu, qu'il sentait partout menacés. Sans doute, dans le régime qu'il envisageait, l'Etat devait garder un certain droit de contrôle sur les entreprises privées et même une activité propre dans un domaine limité, monopoliser les grandes affaires, (qui sont, en fait, dès maintenant, des trusts ou des monopoles). Par ces concessions, il espérait sauvegarder la liberté et la dignité de la personne humaine. Il rêvait, par ailleurs, d'une industrie décentralisée, qui soulagerait la misère ouvrière des villes ; d'une organisation politique fédérale, qui aboutirait à dévaloriser les frontières. Il avait, en effet, la rare faculté d'imaginer des solutions nouvelles, alors que tant de jeunes essayistes d'aujourd'hui se rattachent simplement aux théories toutes données d'un parti, qu'ils ne cherchent pas à rajeunir autrement qu'en remplaçant leurs devanciers plus âgés qu'eux.

Je n'évoque pas sans émotion mes longues conversations avec ce fidèle ami. J'ai souvent beaucoup appris par lui. Parfois je lui montrais les dangers de la voie dans laquelle il s'engageait et qui risquait de le rapprocher du fascisme et de l'hitlérisme. Il se défendait avec passion, en ajoutant cependant qu'une doctrine personnelle pouvait avoir des points de contact avec d'autres grandes théories existantes. A déplorer, ajoutait-il, mais inévitable.

C'était un travailleur acharné ; il préparait ses livres avec lenteur, s'appuyant toujours sur une importante et précise documentation, et, pour telle question de détail, attendait avec curiosité, sans parti-pris, d'avoir eu connaissance des faits, des statistiques, des données réelles pour exprimer ses conclusions. De même, en créant, avec plusieurs partisans, le groupe de l'*Ordre Nouveau*, il envisageait, dans un avenir peut-être prochain, une action proprement politique. Mais auparavant, il tenait à étayer solidement une doctrine, qu'il construisait pierre par pierre, lentement, comme un paysan sa maison.

Dans ce domaine économique et social, il collaborait étroitement avec son ami Robert Aron. Arnaud Dandieu avait le goût inné de la collaboration. Il pouvait probablement s'exprimer plus facilement quand il sentait sa pensée approuvée par un ami, progresser en lui et par lui. Doué d'une sensibilité aigüe, qu'il cachait pudiquement, il satisfaisait ainsi son immense besoin de sympathie humaine, qui prenait chez lui une forme avant tout intellectuelle.

Attiré par les courants les plus divers de l'activité de l'esprit, il travaillait, par ailleurs, lorsque la mort l'a surpris, avec Minkowski à un essai relatif à des questions psychologiques et psy-

chiatriques, et, d'autre part, avec Chevalley, à l'*Esquisse d'une Phénoménologie du Savant* (1). J'avais moi-même, il y a deux ans, préparé avec lui une *Anthologie des Philosophes français contemporains* et j'avais pu me rendre compte combien il alliait à des opinions très précises une disposition perpétuelle à l'accueil, c'est-à-dire un désir de comprendre les points de vue de ses adversaires afin de préciser personnellement les siens.

Il ne s'agit pas, dans ces quelques lignes, d'un article de critique sur l'œuvre de Dandieu. Œuvre étendue : il n'a pourtant commencé qu'il y a trois ou quatre ans, par un travail psychologique sur Marcel Proust. C'est au moment de l'apparition de ce livre que je l'ai connu. A présent une mort absurde l'a arraché tout-à-coup à son intense activité :

— Je ne pourrai venir dîner chez vous ce soir, me disait-il au début d'une semaine, car j'ai un peu de fièvre. C'est insignifiant.

Il me téléphonait de chez lui et voulait ainsi cacher à sa famille qu'il entrait le lendemain matin en clinique, pour une opération herniaire, à laquelle il n'attachait effectivement que peu d'importance. Au début de la semaine suivante, j'apprenais qu'il n'était plus. Pourtant, j'entendais encore les intonations de sa voix, présentes à mon oreille : — Je ne pourrai venir dîner... Une septicémie l'avait emporté, en quelques jours, après l'opération. Au milieu de son délire, m'a déclaré Robert Aron, qui a pu l'assister dans ses derniers moments, il n'était préoccupé que de ses livres à venir, de l'*Ordre Nouveau*, groupement qu'il sentait, disait-il, capable de progresser désormais par lui-même. Il ajoutait qu'un des médecins qui le soignaient lui en voulait, parce qu'il n'était pas d'accord idéologiquement, avec lui. Il aurait désiré s'expliquer, le convaincre...

Jusqu'à la fin, Arnaud Dandieu a montré qu'il avait voué sa vie à la pensée. Pour elle, il aurait été capable de véritable sacrifice. C'est ce dévouement d'intellectuel qui rendait toujours si précieuse sa présence et que je ne retrouverai plus.

Léon PIERRE-QUINT.

---

(1) Dont des extrait ont paru dans les *Cahiers du Sud* de Décembre 1932.

A PROPOS DE SŒREN KIRKEGAARD

I

IN VINO VERITAS, par *Sœren Kirkegaard*, traduit du danois, par André Babelon et C. Lund. Ed. du Cavalier.

« Donnez-moi donc un corps! », écrivait Kirkegaard dans son Journal ; n'oublions pas ce cri : *In Vino Veritas* n'est rien d'autre que le banquet spirituel d'un homme sans corps. Cinq amis — qui ne sont qu'un — se réunissent à un banquet — qui n'a jamais eu lieu — pour parler de l'amour — qu'ils ne connaissent pas — et pour se séparer, fantômes, en une aube qui n'a jamais été. C'est là un banquet « en soi », plus platonicien encore que celui de Platon lui-même, suspendu en quelque sorte au regard sans visage de Socrate. Car Socrate réalisait à merveille le vœu profond de Kirkegaard: il avait absolument fait rentrer sa vie dans les catégories de sa pensée — une pensée qui ne pardonne pas. Ce vœu, Kirkegaard essaie de le réaliser à son tour; mais la route n'est pas aisée; pour atteindre l'Ethique (à laquelle Socrate arrive d'un seul bond) il lui faudra remonter à la nage, à contre-courant, les catégories insurmontables de l'Esthétique: car il est poète. Mais à peine déchire-t-il le poète, à peine touche-t-il aux rivages de l'Ethique, que la statue de la Pensée, gorgée de viande humaine, lui semble n'être rien autre que la statue du Renoncement au concret, la statue de la résignation. Peut-on aller plus loin que la Pensée ? Peut-on sauver la vie ? peut-on trouver une *justification* de ce concret dans lequel, — qui l'eût pensé? — Kirkegaard voit à présent surgir les prémisses même de la métaphysique?

« L'art serait d'éprouver le mal du pays tout en restant chez soi », écrit Kirkegaard dans *In Vino*. C'est en restant chez soi, qu'il entend éprouver l'amour. Art très grand sans doute, mais n'y aurait-il là qu'art, désertion du concret, absence? En fait c'est là l'histoire de ses amours pour Regine Olsen, la fiancée qu'il perd, non pas pour l'avoir fuie ou épuisée, mais pour l'avoir par contre délibérément évidée de tout concret, de toute présence, pour pouvoir *par la suite*, en toute tranquillité, s'en ressouvenir: « Evoquer ce qui est loin n'est pas aussi hardi que d'éloigner par quelque pouvoir magique ce qui est le plus proche de soi, pour s'en souvenir ». Cette impuissance, toute spirituelle bien qu'active, à prendre possession du concret, Kirkegaard essaie de la tourner à son avantage. Il pense que l'amou-

reux n'est qu'un « mannequin au service de l'inexplicable », un objet de dérision; aussi, son impuissance à devenir le mari de Régine Olsen, impuissance de l'ordre esthétique, puisqu'il quitte la femme pour mieux se souvenir d'elle, lui cause une brûlure dont il ne guérira jamais. Il a hâte de se justifier à ses propres yeux, de transformer l'esthétique en éthique; il fait des efforts désespérés pour sous-estimer la femme, en faire un être irrationnel, bavard, un être chez qui l'accidentel est l'essentiel, une tromperie des Dieux. C'est pourquoi *In Vino Veritas* a beau être un livre admirable, ce n'est pas un livre complet ; il n'est de la pensée de Kirkegaard qu'une première étape, qu'il lui faudra surmonter à tout prix. Qu'importe après tout la fiancée et qu'importe l'essence de la femme ? Il s'agit avant tout de savoir si Kirkegaard peut avoir un corps, si le corps a le droit de penser tout haut. Pour cela, bien sûr, il lui faudra quitter l'exemple de Socrate, le laisser en suspens, ne fut-ce que pour un moment, et chercher appui auprès d'un « penseur privé ». C'est ainsi que Kirkegaard est amené à découvrir Job. Car Job s'oppose à Socrate; frappé dans son corps, enfermé dans le taureau de Phalaris, il ne se résigne pas à demander au resouvenir platonicien la joie de ruminer ce qui fut, il exige en frappant du pied la *répétition* de ce qui a été. Il ne tue pas Régine Olsen, pour mieux se souvenir d'elle; il exige une Régine Olsen en chair et en os, pour la posséder.

La « répétition », est-elle désirable? Kirkegaard, le Kirkegaard sans corps, socratique, en a une peur effroyable. La possession, le mariage, vus du point de vue de la froide reflexion, lui semblent n'être qu'une amputation, qu'un suicide: « c'est rejeter l'incommensurable pour me faire à la commune mesure ». Ce serait donc s'abêtir — délibérément sacrifier Socrate et, avec lui, toutes les prétentions de la pensée qui se doit de chanter, même dans le taureau de Phalaris. Mais une seconde question se pose aussitôt, que Socrate, invaincu, suggère: la « répétition » est-elle *possible?* Job ne sera-t-il pas *contraint* d'accepter sa défaite, se soumettre ? Mais, répond Kirkegaard, Job refuse cette explication de « seconde main » et *exige* vertement de Dieu que ce qui lui a été ravi, lui soit à nouveau rendu. Dieu n'entend pas la persuasion, dit Socrate; Dieu écoute Job, répond Kirkegaard et il exauce ses vœux. Contre « l'impossible » de Socrate se dresse le « possible » de Job. Ce miracle ne peut avoir lieu qu'en vertu de l'absurde, de la foi qui transporte les montagnes; mais il faut pour cela oser rompre avec la raison, avoir la foi d'un Job, *d'un homme qui a un corps* et qui, loin de vivre dans les catégories de la pensée se trouve à penser enfin dans les catégories de la vie.

Cette seconde étape de la pensée, je veux dire du drame intime de Kirkegaard, n'est pas à trouver dans *In Vino Veritas;* elle n'ouvre ses yeux que dans la *Répétition.* L'homme qui n'a pas de corps pourra-t-il se résoudre à appeler à l'absurde je veux dire à exiger un corps? Ou reculera-t-il au dernier moment et retombera-t-il dans les bras de Socrate, le décadent, l'homme sans corps ? Dans ce cas, Regine Olsen ne sera-t-elle pas à jamais perdue? Et ne verrons-nous pas réapparaître la justification de l'impuissance, celle de *In Vino?* Mais pour le moment, dans *In Vino,* Job n'est pas encore sollicité, par encore renié. L'enfant prodigue de plus tard n'est pas encore parti, pas encore rentré. Pendant qu'il gaspille le réel, le voici qui s'amuse énormément à en contempler l'absence.

II

LA RÉPÉTITION, par *Sören Kirkegaard,* essai d'expérience psychologique, par Constantin Constantius. Traduit du danois par P. H. Tisseau. Chez Alcan.

De tous les types d'hommes que notre époque espérait voir naitre pour incarner l'Idée qu'elle se fait d'elle-même, Kirkegaard me semble bien être un de ceux que l'on attendait le moins. « Il faut qu'une société commence où l'homme se voue, non plus à l'homme, mais à une idée » — c'est ainsi que Michelet définit la société naturelle du clan gaulois, au moment où elle cède aux modifications profondes qui lui sont imprimées par la conquête romaine. Il semble qu'il s'agisse là non pas tant d'une conception ayant trait à tel moment historique particulier, mais qu'à des degrés qualifitatifs différents, elle porte sur l'histoire de l'homme en général — je veux dire qu'elle est censée être toujours actuelle. En effet, malgré l'avance évidente de la société sacerdotale sur le clan, de la cité juridique sur la cité sacerdotale, de la monarchie sur la féodalité, de la république sur la monarchie, il reste toujours je ne sais quel résidu, quel nœud irréductible, où la société sournoisement abrite son refus de se vouer entièrement à l'idée — nœud, résidu, que le progrès social s'est assigné de tous temps, comme tâche immédiate, de trancher, de surmonter. Nous vivons aujourd'hui entre deux volcans fumants, la guerre et la révolution qui, si dissemblables qu'il nous apparaissent, s'accordent cependant, pour des raisons différentes, à nous demander presque les mêmes choses: la suppression du moi, de l'individu, au profit d'une idée supérieure, la nation, la civilisation d'un côté, la dictature d'une Justice de

classe, de l'autre. C'est là où l'Idée exige davantage de l'homme, que se trouve, de toute évidence, le maximum cherché du progrès. Le surhomme marxiste, donc hégelien (et Michelet était de ceux qui paissaient les porcs de Hegel), doit si bien renoncer de se vouer à l'homme, et si complètement accepter de se vouer à l'idée, que la souffrance, l'angoisse, la mort, se trouvent abolies du coup.

Et voilà que l'on se met à déterrer Kirkegaard, mort depuis près d'un siècle, un champion du désespoir, de l'angoisse et de la mort; une sorte de « résurrection » inexplicable s'attache à exprimer l'importance d'un homme dont l'activité principale fut de situer l'Idée plus bas que l'homme, le concept plus bas que la foi, la raison plus bas que l'absurdité et de nous ramener de Hegel à Job, du *professeur publicus ordinarius* au penseur « privé », actualisant ainsi un moment historique fort ancien, celui précisément du clan dans lequel l'homme non seulement se vouait à l'homme mais aussi à Dieu, *en tant que personne* et dans lequel un Abraham, un Job, repoussaient les conseils extravagants de l'Idée, la prenaient pour une explication de seconde main. A la lumière d'un tel comportement, les siècles se trouvent transcendés, l'expérience historique est reniée, et la question ne se pose plus de trancher à qui, de la bourgeoisie ou du communisme, revient, l'honneur, en premier, d'avoir tué Dieu. L'Histoire se trouve figurer par conséquent le seul développement progressif de l'Idée dirigée contre l'Homme.

Mais, avec Kirkegaard, avons-nous du moins affaire enfin à un chrétien chimiquement pur qui, en supprimant deux mille ans de christianisme, soit susceptible de détruire toute historicité et de remplacer nos valeurs par celles de Job? Non, Kirkegaard n'est encore qu'un épisode de la lutte sournoise, âpre, tragique qui, depuis le Christ, est devenue le complexe obsédant de l'humanité européenne, qui met aux prises le Christ lui-même et Socrate. Dilemme ardu qu'il ne tranche pas, de notre culture, de notre foi, magnifique miroir de la suprême contradiction qui écartèle l'Esprit depuis qu'il s'est exilé de lui-même dans les contingences: il voudrait faire entrer la pensée dans les catégories de la vie, aller vers Job, vers le Christ, et il aboutit à Socrate, à Hegel, à la soumission de la vie aux catégories de la pensée. De ce drame qu'ils ont profondément vécu, un Pascal, un Spinoza, un Kirkegaard, ont tiré des conclusions différentes, tantôt en tuant leur foi au bénéfice de la raison, tantôt leur raison au bénéfice de la foi. Hommes véritablement représentatifs de l'homme, qu'un Emerson a dédaignés, un Platon, un Gœthe, un Montaigne, n'étant représentatifs que de la seule Idée. Mais est-ce de cela que nous avions le plus besoin? Etait-

il si pressant de réveiller Kirkegaard d'entre les morts, pour *un tel* message?

« A quel titre suis-je intéressé dans cette entreprise qu'on appelle réalité? » s'écrie Kirkegaard; et aussi: « Tout ce qui est en moi crie la contradiction ». Et lorsqu'il étouffe, il ne demande pas de l'eau de *Cologne*, ni des sels, mais du *possible*. Il semble après cela que Kirkegaard ne soit pas fait pour apporter des solutions nouvelles, ni à plus forte raison des apaisements; placé hors du temps, il se prépare dans le monde une place aussi *insulaire*, aussi paradoxale, que celle de Pascal, philosophe honorifique, je veux dire qui ne peut trouver place dans l'histoire d'une philosophie, qui n'est en somme qu'une philosophie de l'histoire. Personne ne s'est donné la peine de réfuter Pascal; et Descartes l'a vaincu sans même y prêter attention; de même un Hegel, que dis-je, les épigones de Hegel, suffisent largement à réfuter un Kirkegaard. Pourquoi alors un Pascal, un Kirkegaard ? Si leur mission n'est pas d'apporter des solutions, des apaisements, par contre sont-ils venus, ce semble, pour troubler les solutions acquises, troubler tous les apaisements, jeter la panique dans le donné.

Serait-ce par suite d'un trop grand refoulement de la vie, opprimée par l'Idée? Un Pascal, un Kirkegaard ne représenteraient-ils que des complexes? Il est clair que l'humanité a, on ne sait pourquoi, le goût des hommes tragiques : un Renan, un Bergson, un Nietzsche, voire un Hegel, s'inclinent on ne sait pourquoi devant les prophètes d'Israel, le Christ, et même devant Pascal, auxquels on reconnait je ne sais quelle grandeur inhumaine. Ils refusent le droit de cité à Kirkegaard, mais ne peuvent s'empêcher de l'admirer lorsque celui-ci s'écrie: « Je trouve un apaisement à me comporter dans tout mon microcosme de la façon la plus macrocosmique ». Il va de soi cependant que l'on ne manquera pas de souligner que la philosophie ne connait pas et refuse de reconnaître comme sien, un mot comme celui l'« apaisement». Encore moins acceptera-t-elle de suivre Kirkegaard sur le terrain biographique et d'accepter qu'une puérile histoire de fiancée perdue, puisse décemment conduire un homme « à la frontière du prodigieux qui ne saurait se produire, si toutefois il arrive, qu'en vertu de l'absurde », là où l'enseignement de Hegel devient du pur bavardage et où, par contre, commence non pas l'enseignement, mais l'*expérience de Job*.

Quel homme! n'est-ce pas ? et le traducteur de la comparer à l'Adolphe de Benjamin Constant, à Proust, à Gide, voire même à Valéry, illustration par surcroit de ce que Bergson nomme : « l'appel au héros ». Magnifique héros qui écrit au sujet de Job: « Je n'ai pas possédé le monde, je n'ai pas eu

sept fils et trois filles, mais il peut aussi *avoir tout perdu*, celui qui avait peu de chose; il peut aussi avoir perdu ses fils et ses filles, celui qui a perdu sa bien-aimée... » Un héros qui ayant tout perdu ne se console pas, ne se résigne pas et qui s'écrie d'une voix que nous avions déjà rencontrée dans la *Saison en Enfer:* « Quand le monde entier se lèverait contre moi, quand tout les scolastiques disputeraient avec moi, quand il m'en coûterait la vie, j'ai raison! » Et qui, du refus d'accepter la perte de sa bien-aimée, du souhait profond d'amener la *répétition* de ce qui fut, crée « une catégorie métaphysique absolument transcendante, qui met l'homme en rapport d'opposition strictement personnelle à Dieu et dans un rapport tel qu'il ne peut pas se contenter d'une explication de seconde main ». Aussi Kirkegaard refuse-t-il d'appeler Job un héros de la foi. Il en fait « un penseur privé », tout simplement.

En remplacement du « resouvenir » platonicien qui se contente de jouir de la contemplation d'une absence, de se consoler en un mot de ce qui à jamais été perdu, Kirkegaard exige la répétition de ce qui a été et qui n'est plus; pour un peu il irait aussi loin que Chestov qui demande que ce qui a été ne soit pas, que le procès de Socrate soit revisé et que celui-ci nous soit rendu vivant. Cette répétition absolument impensable qui ne laisse de heurter de front le principe de contradiction, « quand apparait-elle? Ce n'est pas facile à dire en langage humain. Quand s'offrit-elle à Job? Quand toute certitude et vraisemblance humaine *concevables* firent défaut... Peu à peu, Job perd tout... Au point de vue de l'immédiat tout est perdu. » En ce sens, Job n'est que « le substantiel plaidoyer de l'homme dans son grand débat avec Dieu ».

Et le traducteur d'écrire que cette doctrine « pourrait servir de couronnement à la contingence de Boutroux », et qu'elle va dans le même sens que la philosophie spiritualiste française du XIX^e^ siècle, depuis l'effort de Maine de Biran jusqu'à l'élan vital de Bergson. Mais si Kirkegaard n'était que cela, il ne valait vraiment pas la peine qu'on le traduisit; et s'il est autre chose pourquoi égarer le lecteur de bonne foi? pourquoi lui mettre en mains cette dynamite sans l'en avertir honnêtement? Il eut mieux valu restituer Kirkegaard au rétable dont il fait partie, souligner sa haine de Hegel, établir sa parenté avec Pascal, et surtout avec Chestov dont les Balances de Job, semblent reprendre l'effort abandonné de Kirkegaard de refuser à Dieu une «explication de seconde main» et débarrassent celui-ci en le ramenant sur le plan de la conscience, de son complexe socratique, qui l'avait empêché d'aller jusqu'au bout d'une des plus terribles expériences humaines qui soit. Mais en comparant Kirkegaard

à Pascal, à Chestov, voire à Dostoïewski et à Rimbaud, je risque fort de nuire à la pénétration du philosophe danois en France. Combien le traducteur a été plus habile en le comparant à Bergson, à Maine de Biran, à Valéry ! Il se peut même que M. Tisseau se soit parfaitement rendu compte de l'inconvenance de tels rapprochements mais que, voulant à tout prix diffuser la pensée subversive du maître danois il se soit souvenu fort à propos de l'histoire instructive du cheval de Troie...

Benjamin FONDANE.

LES LIVRES

LE SECRET DE MISTRAL, par *Gabriel Boissy.* (Editions du Siècle

« S'il n'y avait pas eu de Provence, il n'y aurait pas eu de France, — écrivait un jour, M. Gabriel Hanotaux, avec une intuition historique admirable — : c'est par le chemin des vieux Ligures, devenu la *vía Aurelia* des Romains, que l'invasion latine a pénétré en Gaule c'est par Nice et par Marseille que l'invasion phénicienne, l'invasion grecque et à leur suite l'évangélisation chrétienne ont mis le pied sur cette même terre et ont gagné les pays du Nord. Si la Provence n'avait été la première des provinces civilisées, la Gaule, selon la parole de Montesquieu vivrait encore dans le bois ; et il en serait de même pour la Grande Bretagne, pour la Germanie, l'Amérique et le reste des contrées civilisées. La Provence est le lieu de départ ».

Avec son beau livre sur *Le Secret de Mistral* (Editions du Siècle), M. Gabriel Boissy ajoute une glose pénétrante et profondément originale au jugement de l'illustre historien. « La Provence, dit-il, est notre base, le roc d'où jaillit notre Hippocrène. Vainement les exactions des hommes venus du Nord ont, comme en Languedoc, maté son règne. L'esprit a subsisté et c'est à travers son filtre, ou plutôt par le philtre d'amour de ses cours et de ses fidèles que le Nord trop dur a été adouci, qu'il est entré dans cette nouvelle civilisation où le cerveau est dissocié des instincts ou des passions, ou l'âme tempère toutes les fureurs, qu'elles soient de la chair ou de l'imagination, civilisation de l'individualisme relatif, et qui de France est partie sur le monde ».

Cette mission civilisatrice que la Provence a exercée dans le monde elle s'est révélée d'une façon particulièrement éclatante au XIX^e siècle dans la personnalité et l'œuvre de Frédéric Mistral. S'il est juste, en effet, de reconnaitre dans le poète de « Mireille » le rénovateur de la langue et des traditions pro-

vençales, ce serait limiter étrangement son efficacité et son génie que de saluer seulement en lui l'homme qui a rendu sa beauté et ses titres de noblesse au vieux langage des troubadours.

Ceux là même qui s'accordent à affirmer que Mistral a refait la Provence, — et cela dans le cercle même des mistraliens les plus avertis et les plus fervents — oublient trop souvent la valeur universelle de son œuvre, la signification immense de son message. Ils oublient que la leçon de Mistral a rayonné bien au delà des frontières de la terre provençale, et ils négligent son immense portée civilisatrice pour ne voir en lui que le chantre de Maillane, le créateur du « Museon Arlaten », le savant auteur du « Trésor du Félibrige ».

En réalité, on peut prétendre, sans crainte d'être contredit, que Mistral est le plus grand poète français du XIX^e siècle, et peut-être, le plus grand classique français. Nous sommes fiers certes de le revendiquer d'abord pour la Provence, mais revendiquons le aussi pour la France et disons bien haut, que le poète qui a réssuscité un idiome qui était littérairement — sinon littéralement — mort, a aussi apporté à la langue française queqlues chefs-d'œuvre dont nous avons le droit de nous enorgueillir.

Par quel prodige ce poète qui a choisi, pour écrire ses livres, un idiome presque oublié, limité, du moins, au parler des paysans, a-t-il atteint avec cet outil d'usage restreint une universalité qu'ont rarement possédée les autres poètes ? C'est là, à proprement parler, le « secret » de Mistral : le secret de son œuvre et de son génie. Bien souvent on a essayé de le définir et de l'expliquer bien souvent, les critiques se sont penchés sur ses livres pour y découvrir cette puissance primitive, à la fois, et raffinée, qui en fait l'égal des plus grands chefs d'œuvre de l'antiquité. Ils n'ont pas pénétré ce secret, d'ordinaire, parce qu'ils se bornaient à voir dans Mistral le poète provençal ; il faut, pour le comprendre vraiment, voir plus haut et plus loin. C'est ce que vient de faire M. Gabriel Boissy dans ce très remarquable ouvrage qui, pour la première fois, si j'ai bonne mémoire, révèle la véritable importance de Mistral.

Il prend le poète en Provence, il le voit vivre près de la Nature, dans ces paysages où se situent les chants de *Calendal*, de *Mireio*, du *Poème du Rhône*. Le Rhône, voilà une des clefs de la pensée mistralienne ; comme tous les fleuves, le Rhône possède une immense force d'union et ce qu'il unit c'est la Provence et la France. En décrivant comme il l'a fait les travaux, les joies et les souffrances du peuple, il a « rendu au peuple sa place dans la littérature, dans l'art général » d'une façon autrement plus noble et plus totale que ne pourraient le faire le naturalisme et le populisme. L'œuvre de Mistral est avant tout

une œuvre d'*union*. Certes, il n'est pas difficile de retrouver dans ses recueils de poèmes quelques pages où la passion provençale l'entraîne à quelque amertume envers la France qui l'a absorbée, dépouillée de ses traditions et privée de sa langue, mais ce sont là colères passagères, colères d'amoureux, et bien sot qui voudrait y lire des velléités séparatistes ! Comme le dit très bien M. Gabriel Boissy : « cette communion réaliste et mystique, voilà où prend figure l'unité d'une race et du même jeu l'unité du poème. Mistral, en observant ces vérités profondes pour en extraire l'âme de son poème, et de « Calendal » et de «Nerte» aussi, a posé le premier les bases d'une esthétique spécifiquement française, bien qu'il ne parût et ne voulût parler que de Provence ».

Esthétique française, parcequ'elle retourne aux origines et aux traditions des peuples qui ont constitué la France, et qui, de nations diverses, ont, en amalgamant leurs génies, créé une nation homogène et unique. Il n'a pas voulu conserver seulement l'héritage des Latins, comme on le croit trop souvent ; il y a ajouté l'héritage ligure et l'héritage celte. « Frédéric Mistral, écrit encore Gabriel Boissy, a réussi par un esprit classique et une pensée tournée vers l'universel, dans la tentative où le romantisme, désaxé par une poésie forcée, encombré de défroques théatrales, avorta, où le réalisme, parent pauvre, déçut. Il a réussi à constituer un art total, à la fois absolu et défini... Mistral, en renouant ainsi avec les grands éléments moraux, avec certaines figures trop effacées de notre tradition naturelle, en les incorporant, pour élargir son domaine, à l'esprit classique, en délivrant son œuvre de toute imitation étroite, en l'affirmant dans la continuité, a donc été le grand annonciateur de développements futurs et, comme doivent l'être les grands poètes, un Civilisateur ».

Retenons ce mot qui a sous la plume de M. Gabriel Boissy, une importance exceptionnelle. Car ce n'est pas seulement en Provençal fervent, ni même en tant que poète français, que parle ici M. Boissy ; c'est en homme qui a mesuré toutes les grandeurs de l'esprit et connu les « règles d'or » qui doivent gouverner la pensée humaine. Aussi par un de ces traits de lumière qui jaillissent de la méditation et de la création poétique, l'auteur du « Secret de Mistral », d'un jet vif comme une flèche, atteint le cœur même du « secret ». On a trop parlé du « provencalisme » de Mistral et pas assez de son « celtisme » : c'est pourtant là que réside sa véritable personnalité. Que les Félibres si jaloux de Mistral ne s'en irritent pas ! Que leur désir de garder l'ombre du poète parmi les cyprès de Maillane et les roches des Baux, ne nous dissimule pas — quelle que soit

la légitimité de ce désir que sa poésie est toute pleine d'éléments celtes, et en particulier de ceux là qu'a découverts M. Gabriel Boissy dans les chansons de geste et les poèmes des trouvères. L' « humble écolier du grand Homère » comme Mistral se proclamait lui même avec une orgueilleuse modestie est aussi le continuateur de la grande tradition poétique celtique.

Mais il a accordé, harmonisé les éléments si divers de sa personnalité. Au lieu d'en développer un seul, au détriment de tous les autres, il leur a permis à tous de fleurir et de s'épanouir. Dans le génie grec, dans le génie latin, dans le génie celte, il a puisé les forces et les formes de son art. C'est ce qu'exprime avec une admirable clairvoyance et un magnifique élan poétique M. Gabriel Boissy, lorsqu'il écrit : « En ranimant la langue provençale, en pénétrant le génie total de sa province, depuis les besoins et droits particuliers jusqu'aux plus larges ambitions, depuis les plus humbles réalités jusqu'à leurs liens avec l'universel, Mistral a réduit toutes les antinomies esthétiques, réalisé l'équilibre entre les diverses vertus françaises incorporé en une création, dont plus tard seulement la puissance totale apparaitra, l'âme et le naturel celtique au rythme et à la pensée méditerranéenne et ainsi positivement parachevé l'humanisme français ».

Cette magnifique idée de réintégrer au cœur même de l'humanisme français le poète provençal par excellence, paraitra singulière à ceux qui se contentent d'idées toutes faites et de classifications mesquines. Elle m'enchante parce qu'elle est, à mon avis, la seule clef du « secret » de Mistral. Secret du civilisateur c'est à dire de celui « qui dirige, celui qui tempère, celui qui réconcilie. Il nous a par son œuvre et par son exemple, par le spectacle d'une étonnante victoire sur l'orgueil personnel, sur les habitudes, sur les institutions, sur les antagonismes esthétiques qu'il ramène à l'unité, enseigné la Provence et par la Provence la France intégrale, par celle-ci l'humain ».

Leçon évidente et dont on peut s'étonner qu'elle soit restée si longtemps cachée — s'il n'était vrai que certaines vérités éblouissent par une trop vive lumière qui nous empêche de les distinguer. Ce sera le grand mérite du poète et du savant humaniste qu'est M. Gabriel Boissy d'avoir su interpréter le message mistralien. Nous devons lui en être reconnaissants.

Marcel BRION

UN JUIF AMOUREUX, par *Ben Hecht* (Plon).

Comme beaucoup d'écrivains américains, M. Ben Hecht est d'origine israëlite. C'est Waldo Frank, précisément, qui a écrit qu'aux Etats-Unis l'art était à peu près tout entier entre les

mains des juifs et des nègres. Excepté pour le cinéma, dans la mesure, hélas, de plus en plus restreinte où celui-ci consent encore à être de temps en temps un art, cette proposition est rigoureusement vraie en ce qui concerne la musique, apanage à peu près exclusif des noirs (je fais allusion ici à cette extraordinaire expression musicale, si peu et surtout si mal connue chez nous, qu'est le jazz), et la littérature, où triomphent beaucoup de juifs. Rien de surprenant à cela d'ailleurs, car dans cet assemblage hétéroclite de races venues de tous les coins du monde qui compose l'Amérique et dont la fusion est encore à faire, (l'Américain 100 %, comme ils disent là-bas, n'étant pour le moment que le modèle idéal, aux lignes fortement outrées, vers lequel on s'efforce de tendre, sur lequel même on renchérit afin de bien prouver aux autres et aussi à soi-même que l'unification ethnique est un fait accompli et que du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest du vaste pays il existe un type indigène bien défini), seuls les nègres et les juifs possèdent des traits spécifiques ou, si l'on veut, une âme personnelle, un génie propre leur permettant d'accéder au plan des créations spirituelles et non pas seulement de se réaliser dans le négoce et l'industrie. Ajoutez à cela que tous deux, le nègre et le juif, font figure de victimes et de parias, qu'ils ont par conséquent une connaissance et une habitude de la douleur et que l'art est en quelque sorte la forme que prend leur révolte. Mais comme les nègres sont plus proches de la nature, ils ont choisi le chant, la musique et la danse pour s'exprimer, tandis que les juifs ont trouvé dans la forme littéraire un instrument approprié à leur goût de la discussion et à leur habileté dialectique.

Le titre même du livre de M. Ben Hecht, indique bien le sujet: il s'agit en effet d'un juif — et d'un juif qui est amoureux. Dans *Le Cas de Monsieur Crump,* M. Ludwig Lewisohn avait exposé un thème analogue par certains côtés; Mais Crump et Jo Bosshere, — de son vrai nom Abe Nussbaum, — sont deux personnages bien différents et tout autres aussi sont leurs destinées. Crump appartient à la catégorie des juifs rêveurs, faibles, patients et doux, faits pour être écrasés, et c'est bien ce qui lui arrive; Crump est la victime d'avance promise à tous les égorgements, c'est, au fond, l'éternelle histoire du peuple élu foulé aux pieds, c'est une fois de plus Jérusalem pillée et détruite par les légionnaires romains. M. Ludwig Lewisohn prenait violemment parti pour ses héros. M. Ben Hecht ne prend pas moins violemment parti, — mais contre son personnage, ce qui, on en conviendra, est assez inattendu.

Jo Boshere est l'autre face du caractère israëlite. C'est le juif despotique, insolent, ravageur, non plus victime résignée,

mais devenu à son tour bourreau impitoyable. (On entend souvent parler de la dureté, de l'âpreté, de l'esprit de domination et de contrainte, du manque de courtoisie de certains juifs qui ont su s'élever à une situation sociale importante. Certes le juif n'a pas toujours le triomphe discret, mais ne faut-il pas voir précisément dans cette brutalité comme un désir obscur de venger la servitude qui pèse sur la race dont il est issu, les opprobres et les humiliations dont elle a été de tous temps — et continue d'être — abreuvée?)

Donc Jo Bosshere est parvenu à une position enviable: il faut noter ce détail, car il est clair qu'un Jo Boshere pauvre ne se comporterait pas comme le fait un Jo Boshere riche d'un million de dollars. Cet argent a été gagné en spéculations heureuses à la Bourse, mais Boshere est, par ailleurs, un éditeur fantasque, autoritaire et mégalomane qui n'a que mépris pour sa profession. Mépris véritable ou feint? J'incline vers la première hypothèse, car pour un individu du genre de Boshere, dévoré d'orgueil, tout est méprisable, sauf soi-même. Jo Boshere est en effet persuadé d'être le détenteur d'un immense génie qu'une réussite commerciale ne saurait évidemment exprimer. En réalité, comme beaucoup de ses coreligionnaires, il possède une réelle faculté d'assimilation et d'adaptation qui permet de faire illusion. Ainsi le verrons-nous à plusieurs reprises au cours du livre, séduit par telle ou telle théorie, se faire de celle-ci le propagateur en finissant par s'en attribuer la paternité. « *Sa vie mentale était celle d'un kleptomane... Sa promptitude et ses propos de perroquet sans scrupules lui permettaient de briller, même parmi des gens supérieurs à lui, comme un esprit anarchiste et original, mais dans tous les essais de ce genre pour penser objectivement, même dans ses paradoxes formulés avec le plus de succès et dans ses opinions affranchies et empruntées subsistait jusqu'à l'évidence la marque d'un cerveau incapable de création.* » Voilà ce qu'aux toutes premières pages du livre M. Ben Hecht dit de son personnage qu'il dépeint aussi comme un prodigieux égoïste, doué, par ailleurs, d'une sensibilité presque « folle » et pour lequel les actes les plus simples prennent facilement des proportions démesurées. Mais la sensibilité est souvent une forme de l'égoïsme, du moins cette sorte de sensibilité qui se manifeste trop fréquemment et trop visiblement et qui fait croire aux gens que celui chez lequel elle s'exprime est doué d'une faculté de comprendre et de partager les sentiments d'autrui comme s'ils étaient les siens propres, tandis qu'en réalité autrui n'entre jamais en ligne de compte, mais uniquement soi-même.

Le ton de la citation que nous venons de faire montre dans quel esprit l'auteur a conçu son personnage. M. Ben Hecht s'in-

géniera du reste, tout au long du livre, à nous montrer toujours et en toutes circonstances Jo Boshere sous son jour le plus repoussant, le plus vil. *Un juif amoureux*, en même temps qu'il expose avec une minutieuse et implacable pénétration un cas psychologique exceptionnel, prend fréquemment l'allure d'un pamphlet. Sous la plume de feu de l'auteur tout ce qui est sujet au blâme se trouve être dénoncé en termes dont la virulence n'est pas sans rappeler parfois celle même d'un Léon Bloy: je recommande notamment, à ce point de vue, les pages 198 et 199, qui semblent venir tout droit du *Désespéré* ou de *La Femme Pauvre*.

Le pouvoir corrosif et dissolvant, la rage de destruction, les hideuses lubies de maniaque riche de Jo Boshere s'exercent sur tous ceux qui l'approchent, qu'il s'agisse de sa femme, de ses deux maîtresses, de ses amis, du personnel de son bureau. Dans sa folie de juif orgueilleux, malsain et parvenu, Jo Boshere s'acharne à saccager tout ce qu'il rencontre. C'est ainsi qu'ayant fait la connaissance d'un coreligionnaire, le docteur Jules Goldstein, et de sa femme, jeune couple qui s'adore, il n'a rien de plus pressé, après avoir volé à Goldstein ses théories et après s'être repu de la contemplation de ce bonheur, que de chercher à détruire celui-ci et il joue alors à cet effet toute une ignoble comédie dont il modifie les péripéties selon qu'elles servent ou desservent ses intérêts, car avec ce pouvoir d'adaptation qu'est le sien, il est habile à changer des plans qui lui apparaissent contraires. Et s'il y a du cabotin et, comme dit l'auteur, du kleptomane dans le cas de Jo Boshere, je ne sais pourquoi les scènes qui nous le montrent installé au foyer de Jules et de Sarah Goldstein me font aussi songer à un voyeur.

La partie la plus importante du livre est fournie par le récit des relations de Jo Boshere et de Tillie Marmon, une jeune femme qui a eu de nombreux amants ou, au fond, un seul, George Hillstrum, qu'elle déteste, mais dont elle a longtemps subi une emprise qu'elle a voulu oublier, à plusieurs reprises, dans les bras d'autres hommes. Jo Boshere la rencontre dans une de ces périodes de défaillance et obtient assez rapidement qu'elle soit sa maitresse, non sans avoir été forcé pour y parvenir de jouer une comédie telle que Tillie, de guerre lasse, finit par accéder à son désir: car comme tous les furieux, Jo Bosshere est un érotomane qui ne peut voir une femme sans vouloir aussitôt la posséder. Mais le vrai drame, la pure tragédie commence alors. Le corps de Tillie ne suffit pas à Bosshere qui veut être le maître — et un maître absolu — de son cœur, de ses pensées. L'aime-t-il d'amour dès ce moment-là ? Et l'aime-t-il jamais vraiment? En réalité, sa jalousie n'est pas celle de l'a-

mant, mais celle de l'égoïste et du tyran et s'il souffre, c'est et ce n'est que dans son orgueil. Par la suite, il est permis de supposer que Jo Boshere, s'étant pris à son propre jeu, devient réellement amoureux de Tillie; mais même alors, il ne cède rien de son esprit dominateur et cet amour enfin éprouvé ne modifie en aucune manière son comportement envers sa maîtresse. Comme cela se produit souvent, la cruauté trouve ici dans l'amour un nouvel aliment, une nouvelle vigueur qui la projette hors de ses anciennes limites. Dostoïewski dit de l'un de ses héros (le père Karamazov, je crois) que plus il était méchant, plus il avait tendance à être sentimental. Pour Jo Bosshere on pourrait renverser la proposition et dire que plus il est sentimental, plus sa méchanceté s'exacerbe.

Il faut vraiment suivre pas à pas M. Ben Hecht dans la relation terrifiante et qui ne connait pas de répit qu'il nous donne des scènes toutes plus torturantes les unes que les autres et sans cesse répétées que fait Jo Boshere à la pauvre Tillie pour essayer de lui faire avouer une vérité qu'il veut conforme à la souffrance dont a besoin son orgueil démentiel. Jo Bosshere est de ceux pour qui le spectacle de toute souffrance, même de celle qu'ils s'infligent à eux-mêmes, est source de volupté et qui se délectent dans ce spectacle. Toutes ces scènes qui mettent en présence Boshere et Tillie Marmon se transforment rapidement en de véritables interrogations où Jo Boshere fait figure de juge d'instruction et Tillie, d'accusée, le premier pressant la seconde de questions, utilisant ses réponses comme autant d'armes contre elle, s'emparant de ses hésitations, soulignant ses contradictions, guettant l'instant de défaillance, bref acculant peu à peu sa maîtresse à dire ce que, dans son sadisme, sa frénésie de souffrir et de faire souffrir, il a décrété devoir être la vérité. Et en lisant ces pages, on pense malgré soi aux erreurs judiciaires qui peuvent être commises lorsque, sans cesse harcelé par un juge d'instruction décidé à voir en lui un coupable, brisé par d'exténuantes séances d'interrogation où les mots en apparence insignifiants finissent par avoir une portée insoupçonnée, un innocent arrive parfois par être accusé de crimes qu'il n'a pas commis.

Un juif amoureux est un livre d'une puissance rare, qui révèle incontestablement en son auteur un véritable écrivain. Le personnage qu'il dépeint appartient aussi bien à la vérité universelle qu'il décrit un cas particulier et il s'impose avec une force extraordinaire au lecteur qui ne peut guère oublier, une fois qu'il l'a connue, cette figure atroce, dressée en pleine lumière, et qui demeurera certainement comme l'une des personnifications les plus achevées du type qu'elle représente. Le seul reproche

que l'on pourrait adresser au livre serait celui d'une certaine monotonie qui provient d'abord du manque de progression dans le rythme du récit, ensuite de la reproduction d'épisodes toujours pareils, enfin du caractère même du héros. Jo Bosshere est, au fond, un être simple, sinon élémentaire et dont la figure nous apparait entièrement dessinée dès les premières pages. C'est que l'égoïsme s'exprime, dès son apparition, chez un individu, avec autant de force que plus tard et n'agit toujours que dans un sens. Un hypocrite n'est pas continuellement hypocrite et il peut avoir d'autres parties de sa personnalité morale en opposition avec son hypocrisie; un menteur connaît des moments de détente, c'est-à-dire de sincérité, ou bien encore il peut être franc sur certains points (le menteur parfait, c'est-à-dire le menteur total, absolu, n'est guère concevable) ; même à un avare la vie ne fournit pas à tout instant l'occasion de traduire son avarice. Mais pour l'égoïste, tout est objet pour l'exaltation de son égoïsme.

Avant de terminer, je veux signaler cette impression, d'ailleurs difficilement analysable, cette odeur, si l'on veut, de *scandale* qui me semble flotter autour de ce livre. Mais il ne faut pas oublier que M. Ben Hecht a fait du journalisme et qu'il excellait même dans la présentation de ces « hot news », dont les lecteurs de son pays sont si friands. En tous les cas, ceci est bien curieux.

Georges PETIT.

LA COMÉDIE PSYCHOLOGIQUE, par *Carlo Suarès* (José Corti)

Aux données les plus arrièrées de la psychologie traditionnelle, il est curieux de constater que la hâte du matérialisme dialectique (ou plus exactement des matérialistes orthodoxes) à résoudre des problèmes de portée immédiate, n'avait réussi, à ce jour, à opposer quelque argument valable et *actuel*. Limitant au problème de l'esprit celui de la conscience, qui se rattache, par l'entremise de l'agrégat humain tout entier, au problème du moi, le matérialisme dialectique n'apportait à ce dernier aucune réponse, même théorique, comme le faisait la science officielle.

Reposant tout entière sur une opération fausse en soi (passage à la constatation simple: « il y a quelque chose », à la notion du moi: « je constate qu'il y a quelque chose » ou « j'existe », et substitution de cette notion, en tant que « substance » ou « être métaphysique », à celle de matière, qui est mouvement (Engels), celle-ci a mis à l'honneur une méthode de connaissance en termes de distinction (« *je* constate que... »,

« *je* dis que... », etc.), qui, dissociant arbitrairement le connaisseur du connu, devait donner naissance à cette religion de l'entité *moi*, que nous retrouvons à l'origine de tous les errements des systèmes sociaux, moraux et autres, en cours, et que l'on pourrait aisément ramener à une même forme: celle du grand Schisme personnaliste d'Occident.

Cependant, c'est au sein même de l'individu que se joue le vrai drame.

Comme la coquille d'œuf doit éclater pour délivrer le poussin arrivé à maturité, le moi, qui « n'est pas l'être, mais une résistance placée dans le courant de la vie universelle, et dont le but est de se laisser détruire (1) », doit mourir à lui-même. Or, se prenant précisément pour l'« être » même, le moi ne veut pas croire à la nécessité de cet éclatement. Il ne veut pas mourir (l'« être » n'est-ce pas, ne saurait disparaître). Et c'est le grand conflit entre le moi lui-même et son propre devenir, qui l'appelle vers l'éclatement final, tandis que lui, veut vivre. Conflit fondamental, auquel *doit* se heurter tout homme vraiment « conscient », ou en passe de le devenir. Conflit sans issue apparente, aussi, et d'où naîtra, avec une rigueur presque fatale, le désespoir.

Arrêté, par sa foi aveugle dans sa propre réalité, dans son évolution dialectique, le moi désespère de lui-même, désespère de la vie et de la mort (qui, il le sent, ne lui apportera pas la solution qu'il cherche). Et c'est le drame: seul, dans cette solitude effrayante, qui « n'est un enfer que parce qu'elle n'est pas une solitude : *je me regarde*, — c'est une dualité, c'est *la* dualité inexorable (2) », l'homme vit un instant d'une douloureuse acuité: *il s'agit, pour lui, de mourir, sans cesser d'exister.* Voyez l'impasse ! Arrivés à cet état limite, Nietzsche devient fou, Rimbaud sombre dans un silence qu'il voudrait celui de la mort (Rimbaud, qui entrevoyait la vérité, écrivant: « Je est un autre » etc.), Kierkegaard enfin, qui écrit sur le désespoir qui le torture des pages d'une effrayante lucidité (3), Kierkegaard se jette à corps, à âme perdus, dans un mysticisme fait de doute et de terreur, et, encore une fois, absolument *désespéré.*

Pour sortir de l'impasse, deux voies s'ouvrent à l'homme : celle de « la naissance, c'est-à-dire, la suprême illumination de l'absolu », celle de « l'avortement: folie et mort (2) ». Vivre jusqu'au bout, la dialectique du moi, ou crever.

La voie de cette délivrance, Carlo Suarès en a esquissé les

(1) Carlo Suarès.
(2) Carlo Suarès.

étapes dans un livre qui, pour nous, efface, ou dépasse trop de choses.

« On n'a pas prêté assez d'attention, écrit, à propos de lui, Jean Cassou (4), à certaines manifestations de la jeunesse qui a suivi le surréalisme, et qui se trouve toute prête à entendre le message de Carlo Suarès, c'est à dire à entreprendre une révision totale des valeurs, à tendre vers une de ces explosions morales dans lesquelles une génération joue le tout pour le tout et incarne, en une fois et d'un seul coup, le drame universel. »

Ce livre, débordant de vie *possible*, trop de liens nous y rattachent pour qu'il nous fût permis, dans le cadre forcément restreint de cet article, d'effleurer même tous les débats qu'il soulève, et où nous engagent tout entiers, plus qu'il n'y parait peut-être, le temps qui passe, et celui qui vient.

Gaston DERYCKE.

LES INCONNUS DANS LA CAVE, par *Jean Cassou.* (N. R. F.)

Ce n'est pas un poète comme les autres celui qui retire à sa poésie le droit de s'exprimer directement, qui, n'objectivant en somme que son silence, va grandir comme une clarté autour des personnages étrangers à sa voix. Il n'est pas question pour quelqu'un de chanter quand il apparait comme le plus beau jour d'un monde qui chante. Avec le dernier livre de Jean Cassou, nous nous trouvons devant le cas exceptionnel d'une inspiration poétique qui s'accommode des moyens particuliers au roman. Aussi n'est-elle jamais satisfaite. Elle achève de se traduire en enfantant au sein des évènements une sorte de silence désespéré.

Jean Cassou porte en lui la négation du temps où il est né ; et si, dans cette manière d'être il se définit comme poète, il y puise aussi la liberté de ne pas se comporter comme tel.

Son livre est un roman. S'il a le sens d'un ordre nouveau, il devient par lui la tristesse et comme l'âme en peine de tout ce qui veut finir.

Qu'on imagine un instinct poétique franchissant son expression et devenant comme une flamme qui se trouve éclairer du dedans le monde tel qu'il est. Les évènements naîtront à leur réalité la plus menaçante, j'entends par là la plus propre à faire éclater les limites du monde afin de le précipiter dans l'être pur de la chanson. Cela se perçoit à un frémissement qui court à tra-

(3) Cf. *la Maladie Mortelle*
(4) *Nouvelles Littéraires*

vers le livre, à ce que j'oserai appeler l'impressionnabilité de l'atmosphère où tout ce qui passe est son expression la plus haute et l'aube dc sa négation, et n'est si réel, si émouvant, si unique qu'afin de mieux pressentir en soi-même la fin de tout. Charles, Sébastien, Daisy sont des types dépassant dans l'esprit qui les représente les ressources de l'art qui les a créés. Ils sont eux-mêmes, non pas, nous semble-t-il, en tant que liés à un ordre humain mais en tant que liés à tout ce qui peut entrer de poésie dans l'expression de leur plus exacte ressemblance Etrange impression qui nous donne à croire qu'un peintre est derrière l'auteur et que celui-ci ne crée pas un type sans qu'une main mystérieuse ne l'achève pour ses yeux dans les précieuses espèces d'un visage où un monde de silence est aussi dominé; et où nous avons dès lors tout lieu de penser que l'âme est apparue la première.

Je ne vais pas résumer le roman; on le lira. Charles et sa maîtresse, et Tranchon, et le couple qui n'a pas de nom, ils sont prisonniers de quelque chose, ils ne savent de quoi, ils souffrent tous et Germain Cucuq est le seul à échapper par nature à la loi commune nous l'avons reconnu, c'est Carnaval 33. L'analyse proprement psychologique ne vide pas ces personnages, car ils aident, à eux tous, un mystère à se former, créent une inconnue qui ne peut être épuisée que sur un autre plan de l'esprit, nous allons voir comment.

Je renverrai d'abord le lecteur à l'« Histoire du Pape » qui est dans *Sarah* et qui, discrètement, et avec beaucoup d'habileté et de poésie, inaugurait une manière de sentir et, à la faveur des pensées qui s'y faisaient jour, devait nous faciliter la lecture de ce dernier roman, nous aidant à prendre en lui une nouvelle vue sur le monde. Je me contenterai d'indiquer brièvement le rôle qu'y jouent les sensations ou, mieux, telle sensation qui, nous dominant entièrement est comme une idée dans la suite d'évènements dont un homme en proie à la vie est plus ou moins le jouet.

Avec cette sensation, l'axe, semble-t-il, d'un univers en mouvement, on dirait que nous tenons une donnée que je me permettrai de représenter grossièrement par un exemple. Je comparerai l'homme qui agit à la chauve souris qui tourne indéfiniment dans le rayonnement d'un brasier; et qui voit sous le reflet lumineux un paysage toujours nouveau lui donner l'illusion qu'il y a autre chose autour d'elle que ce qui à travers la palpitation de sa chair, s'est mis au monde de son vertige. Ici, nous tenons la touffe précieuse: Dicky, le bouddha en or, petit dieu de cet univers en raccourci, les bras aimés par Sébastien, Daisy, Madeleine, Juliette — ou Tranchon et son colporteur deux

fois rencontré, dans son enfance, dans sa vieillesse. L'existence de chaque homme est une plante qui porte toujours les mêmes fleurs, où qu'on la transporte, car elle est avant tout le principe d'un infini où la conscience nie tout ce qu'elle n'était pas appelée à créer. Un homme qui pense le monde n'a rien à se refuser et c'est dans le sentiment qu'il a du bonheur que résident ses limites.

Et c'est là notre malheur, et c'est là la source de notre joie. Car cet assujettissement est tout ce qui nous donne l'idée de l'infini en même temps qu'il la condamne à demeurer une idée dans la mesure où celui qui la pense demeure un homme. Mais que quelqu'un prenne conscience de la nécessité où il se trouve de vivre certaines expériences bien définies et il va par là au fond de lui-même *sonder la possibilité d'être un autre*, clarté qui grandira quand les ténèbres seront réelles autour d'elle, épaisses, pleines d'une nuit sans fin.

Une lueur toutefois. L'homme est son propre dieu dans l'acte d'aimer où il se crée lui-même; et on ne peut concevoir une vie manquée que selon le temps, c'est-à-dire dans l'opération arbitraire d'un esprit qui se place à un moment de sa durée. Mais c'est là une idée d'homme, celle qui soutient l'amant de Madeleine; et toute femme la condamne par le seul fait qu'elle existe et qu'elle est amoureuse, remontant dans la connaissance d'elle-même et de son amour aux sources de la vie. Elle ne tiendra cette idée pour vraie qu'en se renonçant elle-même, à son lit de mort, comme cette femme sans nom, compagne de l'homme qui nous fait ce récit.

Tout est sans issue pur les personnages de ce livre. Ils sont prisonniers de l'ordre social qui dans le cœur des fortes natures apparait déjà comme nié, et d'autant plus profondément transformé en un problème psychologique qu'ils sont plus évolués et plus faits pour la liberté. C'est pourquoi un sentiment si fort, si exact de notre temps ne peut pas, dans l'état actuel des choses, enfanter une œuvre purement dialectique, mais doit se manifester par une œuvre romanesque où l'édifice des nouvelles valeurs morales est comme « planté dans le tas », préparant dans la solution du problème social la solution d'un problème pathologique.

Je n'ai pu ici qu'effleurer le sujet, mais je veux signaler en achevant: Charles, le chauffeur qui lit Spinoza, de même qu'il se complait dans les endroits qui l'éloignent des dispersions incompréhensibles ; et Tranchon qui incarne la seule attitude possible en l'état actuel des choses.

Joé BOUSQUET.

BOURRASQUE, par *Etienne Milhaud* (Denoël et Steele)

Petit-Darfeuil est avocat. Il porte un nom connu au Palais, mais il court après le client. Il s'ennuie. Alors il se marie et il s'ennuie encore. Mais à force de chercher des clients, il en trouve, il devient riche. Puis la crise menace son argent et l'inquiétude, enfin, l'emporte sur l'ennui.

Auprès d'un pareil personnage, on comprend que l'argent lui-même s'ennuie. Le désastre qui menace la bourgeoisie moderne a peut-être pour cause la plus profonde cet ennui sans grandeur et sans limite qui, émanant du cœur des capitalistes, contamine leurs capitaux. Cette Société, qui se croit dépravée ou cynique, est égoïste et timide. Pour être saine, la monnaie elle-même a besoin d'audace et de joie; les petits rentiers d'avant-guerre étaient plus jouisseurs et plus hardis que les Petit-Darfeuil de 1930. Le portrait de ce robin, pareil à cent autres, dont la douleur même reste plate, est effrayant. Qu'Etienne Milhaud l'ait peint ressemblant, je voudrais ne pas le croire si la nudité volontaire de l'expression n'était là pour nous obliger à reconnaître la vérité quotidienne. Jamais peut-être ne m'était apparu aussi clairement jusqu'à quel degré de pauvreté intérieure l'homme peut, sans déchéance sociale, descendre sans mourir.

Car le mal de Petit-Darfeuil n'est pas, comme il le croit, moral. L'égoïsme, l'avarice, la peur de la maladie et de la mort, tout cela peut être sain en quelque mesure. Le roman d'Etienne Milhaud fait apercevoir le côté atroce et pathologique de la sclérose bourgeoise. Le vrai mal de Petit-Darfeuil, c'est le manque de perspective psychique. Qu'il parle à sa fiancée ou à un confrère, qu'il traite une affaire ou qu'il pense à l'amour, c'est toujours de la même manière: sèche, précise, morne. Tout ce qui se passe est au présent; le passé et l'avenir sont réduits à l'état de signes, il stérilise tout, non par calcul, mais par insuffisance.

Il résulte de cette insuffisance une sorte d'automatisme qui s'explique par l'économie d'efforts. Petit-Darfeuil n'est même plus un velléitaire, il est au-dessous du niveau de l'hésitation. On comprend dès lors comment, lui et ses semblables qui prétendent constituer les fameuses « classes dirigeantes » au parlement, au Palais, dans les affaires, ne font au contraire qu'abandonner la machine sociale à son inertie propre. Entre leurs mains, tout devient inhumain et déterminé; il faudrait dire que le déterminisme conduit à la catastrophe s'il n'était lui-même, dans sa rigueur même, le pire des désordres et la pire des catastrophes.

Arnaud DANDIEU.

LA DÉCOUVERTE DE L'AMOUR, par *Charles Géniaux* (Paris, Flammarion).

Dans le cadre à la fois immense et restreint de l'île d'Oléron où repose Pierre Loti, vivent deux familles qui se méconnaissent, mais dont les enfants, Jean Berguerie et Simone Méré, subissent mutuellement l'éternelle attirance. Ce sont deux familles dites « bourgeoises », dont les tenaces précautions tendent malgré elles à compromettre le bonheur légitime de Roméo et Juliette pour des raisons, somme toute, assez fortes; mais la « Découverte de l'Amour » emporte toutes résistancse et la victoire lui reste, pour le grand apaisement du lecteur. Lu d'un trait, ce suprême roman du cher et grand disparu Charles Géniaux peut apparaître assez semblable à ceux de bien d'autres romanciers que la même veine sentimentale a inspirés depuis la naissance du genre, et j'entends bien que l'on en peut, si l'on veut, dire du mal comme du bien. Est-ce donc un si mince mérite? Un traditionaliste verra sans enthousiasme le dénouement espéré dépendre d'un « élan vital » tempéré par la sagesse mais indifférent aux traditions établies, cependant qu'un esprit libéré pourra, s'il n'y prend garde, déplorer l'assortiment final de ce verdict de la nature avec les exigences de l'habituelle prudence. Mais remarquons tout de suite qu'on peut, avec plus de force encore, opposer à cette vision trop sommaire et deux fois négative une compréhension plus pleine où viendront se fondre, en une sympathie positive, ces deux défiances contradictoires.

« D'art et d'amour » la vie et l'œuvre de Charles Géniaux sont faites. De sa Bretagne, dont il est un fils très représentatif, il emporte à Paris, à la section de peinture des Beaux-Arts d'abord, une vision sans réserve où les splendeurs médiévales de Josselin s'associent étroitement à la plébéienne saveur des pêcheurs de Penmarch en proie aux éléments déchaînés. Dans sa vision dominatrice, il associera toujours, au cours de sa carrière littéraire désormais trouvée, les apparences les plus contradictoires, l' « Homme de peine » y faisant vis-à-vis aux altiers « Faucons », le sens de la lointaine vie musulmane au mystère provincial de la « Famille Messal », le paganisme d' « Aphrodite » à la toute chrétienne « Armelle Louanais ». Dans les cadres qui lui sont familiers: Bretagne, Rouergue, Côte d'Azur, Afrique du Nord, Charles Géniaux a fait vivre toute une humanité passionnée, certes marquée de son sceau, dans laquelle se heurtent sans répit toutes les contradictions restées pour lui le redoutable attrait de la vie. Ce sens du « complexe vital », qui crée l'individuel, on le retrouve dans cette « Découverte de l'Amour » que les souffrances physi-

ques endurées par son auteur si proche de la mort ont pénétrée plus que jamais du sentiment de la souffrance des autres. Sous la simple histoire de deux êtres que certaines circonstances séparent et qui arrivent à en triompher, gardons-nous de perdre le contact avec l'originalité foncière de l'œuvre. Et d'abord le jeune aveugle-né, héros de l'aventure, n'a rien de l'aveugle conventionnel dont l'infirmité conditionnerait une sûre gaieté. La vie est bien plus compliquée que cela ! Jean Berguerie, ne se résigne pas, dans sa vitalité débordante héritée d'une lignée de coureurs en haute mer, à voir le monde à travers une sensibilité amoindrie dans ses moyens; il souffre du manque de lumière avant de souffrir par la lumière elle-même qui lui fera toucher, à côté de la beauté entrevue enfin dans sa plénitude, tant de désillusions. Quant à Simone Méré, idole de ses rêves, il la verra enfin divisée contre elle-même comme la vie, dans son constant effort d'assortiment de l'idéal et du réel qui lui fait dire, après le miracle scientifique de sa guérison : « Les aveugles, « ces contemplatifs, sont les plus idéalistes des hommes... La « cécité vous retenait dans la nuit poétique; vos yeux vous amè- « neront à voir la réalité des choses ». N'était-ce pas la même Simone qui l'avait prévenu de cette inévitable dualité de sa personne ? « Tapoter mon clavier et semer des fleurs entre deux « expéditions en pinasse ou camionnette répond amplement à « mes aspirations. » Et l'auteur d'en tirer la conclusion : « Etre « heureux en ce monde, c'était justement s'efforcer d'atteindre « à ce bel équilibre. »

Mais ce roman d'outre-tombe, duquel jaillit une dernière fois une si splendide vision de la nature, aurait manqué à son destin s'il se fut borné à enclore l'amour « fort comme la mort » dans les limites d'une vision purement physique sans faire à l'illimité sa part. « Oh ! savoir qu'il existe cinquante milliards « d'étoiles dans la seule Voie Lactée et qu'il faut trois cent « mille ans à un rayon lumineux pour la traverser ! Savoir qu'il « y a d'autres millions de voies lactées en navigation vertigineuse « dans le vide et éloignées les unes des autres au point qu'un « courrier lumineux met des millions d'années à porter ses dé- « pêches d'un monde à un autre monde ! »

N'y a-t-il pas d'ailleurs un autre sens de l'illimité vers l'infiniment petite que l'analyse microbienne ne cesse d'approfondir ? Et ces deux illimités dont notre pensée serait l'axe ne sont-ils pas l'un et l'autre solidaires de l'illimité dans la durée ? Dès lors ne voyons-nous pas ici Charles Géniaux comme s'acheminant vers cette « quatrième dimension » de l'inquiétude, celle qui s'apparentant à l'illimité de l'esprit, n'a cessé d'animer toutes les religions et toutes les philosophies ?

Henri URTIN.

LÉGENDES DU GUATEMALA, par *Miguel Angel Asturias* (Cahiers du Sud).

Il est peu de choses dans le monde en proie à la peste des civilisations qui demeure aussi beau que les légendes indiennes. Mais surtout il est peu de contrées conquises par les blancs qui aient conservé de leurs origines une survivance de leur esprit magique comme celles de l'Amérique latine où la race indienne fleurit encore.

On sait déjà quelle force singulière, fraiche et neuve émane de la littérature hispano-américaine. Celle-ci peut seule rénover la littérature proprement espagnole qui semble se complaire à de petits jeux poétiques valeyriens. Mais ce n'est rien encore. Ce n'est pas assez que l'Amérique latine prétende exprimer sa nature et son sol au travers de ses écrivains, ce n'est pas assez qu'elle produise des hommes voués à l'aventure comme l'Europe et les vieux mondes ne connaissent plus d'aventure. Que le sang indien s'en mêle, qu'il refleurisse dans la volonté et l'esprit le plus modernes, et c'est enfin qu'on se reprend à espérer quelque chose de l'homme dont trop de faillites successives ont marqué le déclin.

Je me refuse à voir dans le livre de Miguel Angel Asturias, *Légendes du Guatemala*, le plus délirant des songes, comme le dit Paul Valéry. J'y vois tout un monde créé par les artifices d'un magicien. Un monde qu'on croyait mort. Peut-être était-il mort. Mais on sait bien que tout ce qui est mort peut ressusciter « *J'étais perdu*, dit l'Auteur: *les quatre chemins m'étaient interdits. Après m'être consulté avec mon cœur, je m'arrêtai pour attendre l'aurore, en pleurant de fatigue et de sommeil. Dans l'obscurité, surgirent des images fantastiques et absurdes: des yeux, des mains, des estomacs, des mâchoires. De nombreuses générations d'hommes s'étaient arraché la peau pour remplir la forêt vierge. A l'improviste, je me trouvai dans un bois d'arbres humains: les pierres voyaient, les feuilles parlaient, riaient, le soleil, la lune, les étoiles, le ciel et la terre remuaient de leur volonté propre* ».

C'est cette faculté d'animer les éléments du monde, de leur donner une figure et des membres, et d'en faire un jardin où l'homme circule avec ses forces contradictoires toujours dominées par cette âme de la terre, le volcan, qui me semble caractériser le plus violemment le talent fascinant de ce fils vivant des Mayas, Miguel Angel Asturias.

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

MARÉES, par *Jean Pallu* (Rieder édit.)

Ce recueil de nouvelles, que leur auteur a conçues sous forme de scénarii, empruntent pour la plupart le même thème qui est celui de l'Aventure ratée. M. Jean Pallu, avec un sens scrupuleux de l'observation et une clairvoyance que l'on sent parfois proche de la cruauté, nous montre des êtres médiocres destinés à la vie sédentaire à qui le hasard donne des possibilités d'évasion. Un instant, à la faveur de certains évènements imprévus, des velléités d'échapper à la monotonie de leur existence les tourmentent, mais leur faiblesse leur interdit de céder à la tentation autant que de renoncer à ce qu'ils nomment leur *devoir*. Tout au plus s'autoriseront-ils à des trahisons clandestines, fortuites, honteusement repliées, dont personne ne saura rien et qu'ils s'empresseront d'oublier lorsque d'eux-mêmes ils rentreront dans l'ordre. Ce thème, qui annonce le conflit du graillon matrimonial et de l'espace libre, pourrait paraître assez banal en soi et se rattacher dans un sens aux préoccupations bien périmées des écrivains naturalistes ou populistes, si Jean Pallu n'en avait tiré des combinaisons d'ordre uniquement visuel. Il voit directement et nous communique sa vision sans ambages, grâce à la forme qu'il a adoptée. On a pu, assez gratuitement d'ailleurs, l'accuser de paresse parce qu'il se souciait peu de littérature en s'interdisant d'ajouter une rame de wagons à chaque mot. Qu'importe: « La Ville », « La Rue », « La Gare », le « Bateau » sont des expressions qui vont toutes seules dans son livre et n'entraînent que ce que notre imagination leur accorde, c'est-à-dire souvent beaucoup plus que de jolies phrases imposées. L'inconvénient, à mon avis, d'un tel procédé, puisque, de l'aveu de l'auteur, les scénarii qui composent cet ouvrage sont conçus plutôt pour la lecture que pour être réalisés à l'écran, c'est que les mots, pour ainsi dire placés en exergue dans le texte, qu'il s'agisse d'un fait important ou minime, prennent une valeur égale à nos yeux. En dépit de certaines indications telles que *un peu flou*, *en surimpression*, etc... les images apparaissent trop souvent sur le même plan : D'où un certain ralentissement dans le rythme, une certaine lourdeur préjudiciables à l'ensemble. Ce défaut véniel — je dis véniel, parce qu'il est moins redevable à l'auteur, qu'à l'uniformité des caractères d'imprimerie employés — pourrait aisément se corriger par une plus grande variété typographique et surtout par des espacements différents. J'ai par contre infiniment aimé non seulement la musique, mais encore la couleur sombre et chaude que Jean Pallu sait obtenir par des répliques en espagnol, qu'il emploie, observe-t-il, non comme une langue secondaire mais obligatoirement comme une langue d'envoûtement.

Trois poèmes cinématographiques, chacun d'un caractère très différent, terminent ce recueil. Si le second qui relate la journée d'une fille dénote une analyse minutieuse et implacable, le troisième, *La Foule*, nous laisse croire que Jean Pallu peut s'orienter vers des sujets plus vastes où ses dons de narrateur se manifesteront dans leur plénitude.

Gabriel BERTIN.

LETTRES ETRANGERES

CHARLES QUINT, par *D. B. Wyndham Lewis*, traduit par S. Campaux. (Payot).

Lorsque Charles Quint monta sur le trône impérial en 1519, l'Europe présentait un étrange tableau. Les découvertes des Espagnols dans le Nouveau Monde avaient révélé aux hommes étonnés que l'univers était beaucoup plus vaste qu'on ne le croyait et qu'il existait, aux « antipodes », des royaumes merveilleux, d'une fabuleuse richesse. Les découvertes scientifiques et philosophiques de la Renaissance, d'autre part, déployaient devant l'intelligence humaine un champ de pensée et d'activité intellectuelle plus vaste que tout ce que l'on avait connu jusqu'alors. L'Empire avait atteint une puissance et une ampleur qu'il n'avait jamais possédées depuis Charlemagne, et le jeune Habsbourg qui monta sur le trône et que l'histoire a immortalisé sous le nom de Charles Quint régnait sur l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, les Pays Bas, la Franche Comtée, Naples et la Sicile. Dans le Nouveau Monde, l'audace des navigateurs lui avait conquis d'immense territoires dont on ne soupçonne même pas l'étendue et, pour la première fois dans l'histoire, un empereur pouvait dire que « le soleil ne se couchait pas sur ses Etats ».

Tel était le magnifique héritage que Charles Quint avait reçu de Maximilien et qu'il s'appliqua à préserver et à accroitre au cours d'un règne long et pénible. Car si rarement empereur a possédé puissance comparable à la sienne, rarement aussi souverain a vu se dresser contre lui autant d'ennemis redoutables. L'histoire des négociations diplomatiques que M. Wyndham Lewis analyse avec beaucoup de perspicacité dans son « Charles-Quint » nous montre l'Empereur harcelé par de terribles adversaires, le roi de France François 1er et le roi d'Angleterre Henri VIII; à l'intérieur de ses Etats, un ennemi, plus redoutable encore, peut-être, prépare la formidable révolution spirituelle qui va désorganiser l'Empire: la Réforme.

Il est bien entendu que nous connaissons tous l'histoire, na-

turellement, mais je crois cependant qu'une résurrection comme celle que vient d'accomplir M. Wyndham Lewis en écrivant ce « Charles Quint » sera bien accueillie de tous ceux qui pensent, très justement, qu'on ne saurait trop interroger le passé; non pas seulement pour lui demander des leçons dans la conduite ou, la compréhension des évènements contemporains, mais même pour sa valeur strictement humaine. La personnalité de Charles Quint en effet, si représentative de son temps, est une de celles qui peuvent le mieux captiver l'imagination d'un historien. M. Wyndham Lewis a fort bien mis en lumière la signification des évènements, l'importance du rôle joué par Luther, et la portée du duel qui a dressé l'un contre l'autre pendant tant d'années, le moine de Wittenberg et le maitre du Saint Empire romain. Peut être pourrions-nous reprocher cependant à son livre, si riche d'enseignements, par ailleurs, si complètement documenté et si vivant, de n'avoir pas fait une place assez grande à la psychologie de ses personnages.

Je sais combien immense est, déjà, le champ embrassé par son étude et la tâche écrasante que représente cette synthèse d'histoire diplomatique et militaire qu'il nous donne dans ce livre, mais la personnalité intime des principaux héros de cette aventure ne me parait pas suffisamment explicite. Cette analyse psychologique aurait, je le comprends, entrainé l'auteur à des développements plus profonds et plus étendus, mais de quel intérêt n'aurait pas été pour nous, en revanche, une connaissance exacte de la mentalité de Henri VIII, par exemple, ou un portrait psychologique de François 1er. Je n'en fais pas un reproche à M. Wyndham Lewis qui nous a donné là un fort beau livre qui est vraiment de l'histoire vivante et par dessus tout *intelligente;* mais je crois que ce très remarquable ouvrage y aurait gagné encore en force et en signification.

ANTHOLOGIE DES NARRATEURS ITALIENS CONTEMPORAINS, par *Lionello Fiumi* et *Eugène Bestaux*. (Delagrave, éditeur).

L'excellente « Anthologie des Narrateurs italiens contemporains » que viennent de publier MM. Lionello Fiumi et Eugène Bestaux, sera pour les lecteurs français mal familiarisés encore avec la littérature d'outre Alpes une excellente initiation. MM. Fiumi et Bestaux, faisant justice de ce préjugé qui conteste à l'Italien les dons de conteur et de romancier, ont réuni dans leur livre tout ce qui compte aujourd'hui dans la prose italienne, impartialement, sans souci d'écoles et de chapelles. La valeur documentaire de leur livre vient surtout de ce qu'il est extrêmement complet et actuel. Depuis Verga jusqu'à Moravia, on y

verra un admirable panorama littéraire qui témoigne de l'abondance, de la richesse et de la beauté de cette prose italienne. Félicitons aussi les auteurs de cette anthologie de s'être appliqués à nous donner de chaque écrivain un *tout* complet, une nouvelle, un récit, plutôt qu'un fragment de roman, nécessairement incomplet et insuffisant. De cette manière nous pouvons apprécier, vraiment, des conteurs, d'autant plus que les écrivains italiens d'aujourd'hui excellent, pour la plupart, dans l'art de l'histoire courte. Il faut lire ce livre, les connaisseurs des lettres italiennes pour avoir le plaisir d'y reconnaitre abondance de perspectives justes et de précieuses indications; les autres, pour apprendre à découvrir et à aimer des prosateurs dont la célébrité et le talent sont trop souvent méconnus en France. Ce n'est point la faute, certes, de M. Bestaux qui est un italianisant éminent, ni de M. Lionello Fiumi, excellent et fervent ambassadeur de lettres, qui a tant fait pour révéler réciproquement les uns aux autres Français et Italiens. Ce nouveau livre est un nouveau témoignage de leur précieuse activité, et par le choix des textes, la perfection des traductions, l'excellence des préfaces, des notes biographiques, critiques et bibliographiques, constitue un ouvrage que toute bibliothèque se doit de posséder. Nous en félicitons très chaleureusement les auteurs qui ont fait là œuvre admirable, dans une matière fort difficile, avec un talent critique et un zèle d'érudits qui méritent la sympathie et la reconnaissance du lecteur.

ADAM, par *Ludwig Lewisohn*; trad. Maxime Piha. (Editions Excelsior).

Je ne crois pas qu'il existe aujourd'hui un écrivain qui ait expliqué aussi nettement et aussi complètement que l'a fait M. Ludwig Lewisohn la position morale et psychologique du Juif dans la société actuelle. Le grand écrivain américain, conscient de l'inaptitude qu'éprouve toujours le Juif même le mieux assimilé, à faire vraiment partie du pays dans lequel il vit et qui lui est toujours étranger, a cherché à définir cette situation dans la plupart de ses livres dont « The Island Within » est le plus saisissant. Dans un récent recueil de nouvelles intitulé « This People », il analyse les conditions de cette tragique inadaptation, le drame intérieur de l'individu isolé des siens s'il abandonne sa foi pour aller parmi les Gentils, isolé de ce monde extérieur s'il conserve fidèlement les éléments qui feront toujours de lui un être différent des nations parmi lesquelles il vit; c'est ce sentiment de différence, qui dans des esprits faibles et désorientés peut créer un complexe d'infériorité, que M. Lewisohn a

très bien souligné dans sa pièce « Adam », drame satirique et métaphysique, synthèse ardente et douloureuse de l'âme juive inquiète, torturée, dès qu'elle essaie de devenir autre qu'elle n'est. « J'ai essayé d'être autre chose que moi-même. Je n'ai pas pu. On ne peut pas, ou alors on perd son âme, on devient un corps sans âme. Combien sommes-nous de corps sans âme, inutiles aux autres et à nous-mêmes? Le monde étouffe sous le poids des richesses matérielles. Il a besoin de l'air vif et purifiant de l'esprit. Pour cela il faut que l'homme soit lui-même, entièrement lui-même. Il faut qu'il se rattache à ses origines à sa race, à ses traditions; qu'il en vivifie l'esprit en s'en imprégnant ».

Telle est la grande et noble leçon de ce drame qui expose sous une forme infiniment originale, les grandes inquiétudes de l'âme déracinée.

NUL SAMEDI N'EST SANS SOLEIL, par *Marino Moretti*, traduit par Juliette Bertrand (Cahiers de la Quinzaine).

Parmi les plus jolies croyances populaires d'Italie, il en est une d'après laquelle le soleil brillerait toujours le samedi, quand ce ne serait que quelques minutes. Ce gracieux optimisme qui symbolise l'apparition d'un moment de détente et de joie dans le dur labeur de la semaine, est bien celui qui convient au livre de Moretti. Encore que le livre soit assez sombre, et décrive avec une rudesse très véridique la vie d'un village romagnol, il y a tout de même dans ces existences humbles, assombries par la pauvreté, la méchanceté des voisins, les querelles de porte à porte, le rayon de soleil qui, comme le « soleil du samedi » (tel était le titre original du roman) illumine ce morne univers.

M. Marino Moretti qui excelle à découvrir les secrets touchants des existences médiocres, des humbles destinées, et qui poétise d'une façon charmante cette matière monotone et banale de la vie tout court, a fait dans « Nul samedi n'est sans soleil » que Mme Bertrand a fort bien traduit, la réhabilitation, peut on dire, des horreurs paysannes, en laissant pénétrer la lumière de l'amour, du sacrifice dans ces destinées closes au bien et au beau.

Avec ses romans autobiographiques, qui sont délicieux et ses livres d'*impressions*, dans lesquels le monde visible reflète tant de nuances délicates dans le cœur du poète, « Le Soleil du Samedi » est une de ses œuvres qui représentent le mieux le talent de Moretti, cet art des demi-teintes et des demi-jours, ce clair-obscur de l'esprit et du sentiment, qui distinguent ses livres de tous les ouvrages italiens contemporains et qui leur réservent une place d'élection chez tous les lecteurs.

J'ai faim, par *Georg Fink*, traduit par Marcelle Baras. (N. R. F.)

Voici un livre âpre et déchirant, qui a des accents de confession terribles et dont l'extrême nudité a peu d'égale dans les livres des jeunes écrivains allemands. Sans doute le côté humain de ce roman qui raconte d'une façon si dramatique la misère d'un enfant, est-il son principal mérite, encore que la sobriété saisissante avec laquelle M. Fink le construit et le développe lui ajoute une valeur esthétique qui est loin d'être négligeable.

« J'ai faim » à moins pour thème la faim proprement dite qu'une sorte de misère et de désespoir général qui impliquent toutes les faims, celle du cœur, celle de l'intelligence, celle de l'âme, aussi bien que cette faim physique dont Knut Hamsun a laissé dans un de ses plus beaux livres l'inoubliable souvenir.

La révolte d'un enfant qui supporte, les dents serrés, tous les coups du sort, qui y trouve même une sorte de gloire amère, et qui en fait une principe créateur — les plus beaux chapitres sont ceux où l'on voit ce petit donner d'étranges spectacles à ses frères et à ses amis — est exprimée ici avec une grandeur farouche, sans que rien adoucisse jamais l'obscurité du tableau. Tout ce que le hasard heureux pourrait lui apporter, il le repousse par un bizarre esprit d'abnégation, en songeant que ses frères, eux, n'en profiteraient pas. C'est ce sentiment collectif, celui de la famille, celui de l'énorme maison ouvrière où s'entassent les familles pauvres, celui de tout ce quartier de Berlin qui sue la tristesse et la misère, celui enfin de l'immense communion des Souffrants répandue à travers le monde, qui élève la destinée de cet enfant au-dessus de ses propres souffrances, et donne à sa vie une sorte de valeur exemplaire.

Cela, M. Georg Fink l'a traduit dans une langue douloureuse et comme meurtrie, sans artifice — mais avec beaucoup d'art — et son livre constitue un des documents les plus véridiques et les plus poignants.

La religion de l'homme, par *Rabindranath Tagore*, traduit par Jane Droz Viguié. (Rieder)

L'admirable mission de poète et de philosophe que Tagore accomplit depuis bien des années dans un monde qui semble malheureusement sourd aux accents de cette sagesse, a trouvé son sommet dans les conférences qu'il a faites à Oxford en 1930. Devant les étudiants anglais, Tagore a formulé son message avec plus de netteté encore qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, condensant cette sagesse que certains avaient pu juger nébuleu-

se ou trop *littéraire*, dans des entretiens qui nous fournissent enfin le résumé le plus explicite de sa doctrine.

Doctrine d'harmonie et d'union, comme il sied à un philosophe hindou dont toutes les traditions intellectuelles sont inspirées d'une part, par la théorie des apparences, de l'autre par la sublime leçon d'unité et d'identité que la sagesse de l'Inde a placée à la base du Cosmos. Doctrine sans pédantisme, ni formalisme, destinée à assister l'individu inquiet dans la recherche de la place qui lui est propre au milieu du Cosmos, et à lui montrer sa véritable voie. Comment l'homme doit-il se voir et se comporter au milieu de l'univers, tel est le principal sujet de ces leçons.

Par la religion qui est, avant tout, le grand principe d'union, par l'art, qui est « la réponse de l'âme créatrice de l'homme à l'appel du réel » par l'amour qui rétablit l'unité et l'harmonie, au dessus des discordes, la sagesse doit conduire l'individu vers cette doctrine de communion cosmique, qui, seule, est logique et efficace.

L'expression que les Bauls, cette secte poétique du Bengale, ont donnée à ce principe de communion est reprise ici et paraphrasée par le grand philosophe qui en tire une doctrine de vie, merveilleusement féconde.

LA MOUCHE, par *Katherine Mansfield*, traduit par Madeleine T. Guéritte et Marguerite Faguer. Préface de Madeleine Guéritte. (Le Cabinet Cosmopolite, Stock)

Les nouvelles réunies dans « La Mouche » ne sont pas celles que je préfère de Katherine Mansfield, et la publication n'en était peut-être pas nécessaire dans une collection où nous avions lu les chefs-d'œuvre de « Félicité » et de « La Garden Party ». Ce volume nouveau est beaucoup plus inégal, et, en définitive assez peu représentatif de l'art exquis dont « Bliss » était l'expression la plus parfaite. A part « La Maison de Poupée » qui est une chose ravissante, et « Les robes Neuves » qui sont dans sa meilleure manière, le reste est beaucoup moins bon et donnerait même au lecteur une idée assez fausse de ce qui faisait le talent délicat et suprêmement raffiné de Katherine Mansfield, s'il se bornait à l'examiner ici.

Talent essentiellement impressionniste, talent de coloriste, surtout, — qu'on remarque avec quelle exquise et délicieuse précision Katherine Mansfield pose ses touches de couleurs dans le récit, jusqu'à le composer comme le motif d'un jardin... Le drame n'est ici que l'accessoire, et les nouvellse qui veulent se baser sur le tragique, comme « La Femme de la Cantine »,

manquent d'efficacité, parcequ'ici le pittoresque familier et humoristique, plus conforme au caractère de l'auteur, prête au dénouement dramatique une sorte de contrainte artificielle et forcée.

Mais dans les pages où nous retrouvons la vraie Katherine Mansfield, dans cette ombre de tendresse et d'émotion qui voile si discrètement certains tableaux, et qui s'étend comme un glacis léger sur les vives couleurs pures que son pinceau a posé d'une touche preste, alors l'enchantement joue de nouveau, et nous sommes conquis.

BERLIN ALEXANDERPLATZ, par *Alfred Doeblin*, traduit par Zaya Matchane, préface de Pierre Mac Orlan (N. R. F.)

Lorsque « Berlin Alexanderplatz » a paru, les lecteurs habituels de M. Alfred Doeblin ont été assez désorientés, et les hésitations de la critique ont traduit le désarroi qu'on éprouvait en Allemagne à voir l'auteur de « Manas » de « Wang Lun », écrire un livre qui apparaissait au premier regard comme une sorte de roman populiste. Une nouvelle métamorphose de l'insaisissable Doeblin, a-t-on dit, et, naturellement, le succès a popularisé un nom qui n'était connu jusqu'alors que d'un petit cercle de lettrés. Pour beaucoup de ceux qui ignorent les théories de Doeblin, sur l'être et sur la connaissance, et ses théories passablement hermétiques, il est devenu tout simplement l'auteur de « Berlin-Alexanderplatz ». Et c'est beaucoup.

Il ne faut pas, en effet, méconnaître les arrière-plans qui donnent à cette histoire de filles et de maquereaux des prolongements fantastiques. Je dirais volontiers que l'essentiel du livre est dans les transitions, dans ces moments où l'auteur interrompt le récit objectif pour regarder au dedans de lui se mouvoir ses personnages. De même que dans le dialogue, si beau, entre les deux anges qui accompagnent Franz Biberkopf, il y a là un élément de surnaturel qui est le véritable caractère du livre. Certes, il serait peut être excessif de dire que toute la partie objective du récit n'est qu'un masque dont la véritable réalité se trouve au delà, et entre les chapitres, mais je ne suis pas certain que ce ne soit pas là ce que Doeblin a voulu y mettre.

Avec ce sens du mystère et de l'au-delà, avec ce goût pour l'allégorie et le symbole, avec ces reflets philosophiques, enfin, qui sont l'essentiel du livre, « Berlin Alexanderplatz » apparait comme une œuvre d'une grandiose et singulière beauté. Et c'est ainsi qu'il faut la voir et la comprendre.

Marcel BRION.

ERRATA

Par suite d'une erreure de transmission, M. Carlo Suarès n'a pu entrer en possession des épreuves de son importante note sur *La Condition Humaine* d'André Malraux. Il en est résulté de regrettables coquilles qui en défigurent le sens et qu'un malentendu entre la rédaction et l'imprimerie a laissé subsister.

On pouvait lire, page 543 : grâce à cette nouvelle et essentielle combinaison, toute pensée se trouve désormais *fréquante* par sensualité, alors qu'il fallait : *prégnante* par sensualité.

Partout, une fausse interprétation d'écriture a fait prendre Clappique pour Claffique; page 546, ligne 30, le lino a substitué *monuments* à *mouvements* et page 544, ligne 28 : *sa dialectique du monde* à *sa dialectique avec celle du monde*.

D'aussi graves erreurs n'ont pu se produire que parce que la rédaction n'a pu voir d'épreuves, pas davantage l'auteur.

Le Gérant : César SARNETTE

CAVAILLON. — IMPRIMERIE MISTRAL